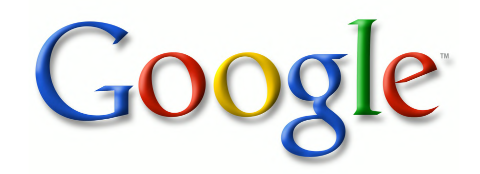
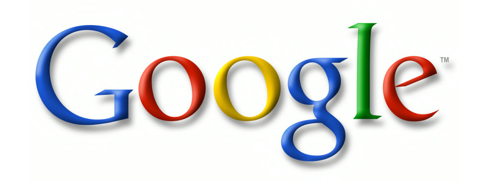








3
Front end

# ŒUVRES

DE

# MOLIERE.

*TOME TROISIEME.*

CINQUIEME PARTIE.

# ŒUVRES

## DE

# MOLIERE.

*NOUVELLE ÉDITION,*
*Avec Figures.*

## TOME TROISIEME

*CINQUIEME PARTIE.*





A ROUEN,

Chez JEAN RACINE, Libraire, rue Ganterie,

M. DCC. LXXXVII.

*AVEC PERMISSION.*

# TABLE
## *DES PIECES*
### CONTENUES
*Dans cette cinquieme Partie.*





AMPHYTRION,

# AMPHITRYON,

## *COMÉDIE.*

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
# MONSEIGNEUR
# *LE PRINCE,*

MONSEIGNEUR,

*N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires ; &* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le stile de ces Messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées & retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand* CONDÉ *est un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui ; &, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre ; & je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire, en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.*

*Ce n'est pas,* MONSEIGNEUR, *que la glorieuse approbation de* V. A. S. *ne fût une*

*puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumieres de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur & de la grandeur de votre ame. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux mêmes qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées ; & que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi,* MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre ; qu'il a la liberté de s'y donner autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.*

*Je n'abuserai,* MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés pour combattre les censeurs de l'Amphitryon, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée ; & je ne prens la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes*

*qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, & que je suis,* MONSEIGNEUR, *avec tout le respect possible, & le zele imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant & très-obligé serviteur, MOLIERE.



## *ACTEURS DU PROLOGUE.*

MERCURE.
LA NUIT.

## *ACTEURS DE LA COMÉDIE.*

JUPITER, sous la figure d'Amphitryon.
MERCURE, sous la figure de Sosie.
AMPHITRYON, Général des Thébains.
ALCMENE, femme d'Amphitryon.
CLEANTHIS, suivante d'Alcmene, & femme de Sosie.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLES, } Capitaines Thébains.
SOSIE, valet d'Amphitryon.

*La scene est à Thebes, devant le palais d'Amphitryon.*

# AMPHITRYON,

## COMÉDIE.

## PROLOGUE.

MERCURE, *sur un nuage;* LA NUIT *dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

TOUT beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter:
Il est certain secours, que de vous on desire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah, ah, c'est vous, Seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné-là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas;
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans cesse;

Garder le décorum de la divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité ;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez ;
Et vous avez, la belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en Dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par-tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même ;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux poëtes aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village ;
Moi qui ſuis, comme on ſait, en terre & dans les cieux,
Le fameux meſſager du ſouverain des Dieux ;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois beſoin, plus que perſonne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les poëtes font à leur guiſe.
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe,
Qu'on voit faire à ces Meſſieurs là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite ;
Et vos aîles aux pieds ſont un don de leurs ſoins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vîte,
Eſt-ce qu'on s'en laſſe moins ?

LA NUIT.

Laissons cela, Seigneur Mercure;
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure;
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles;
Bien souvent, pour la terre, il néglige les cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles;
Et sait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmene il a senti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitryon son époux
Commande aux troupes Thébaines;
Il en a pris la forme, & reçoit, là-dessous,
Un soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagême ici se trouve salutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire;
Et ce n'est pas par-tout un bon moyen
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, & je ne comprens pas
Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes sortes d'états;
Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé;

Je le tiendrois fort misérable,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur;
Et sur-tout aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il sort tout-à-fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes, venir
Prendre tous les transports que le cœur peut fournir;
Et se faire à leur badinage,
Si dans les changemens où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre chose,
Je ne trouve pas cela beau,
Et ne m'étonne pas si par fois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.
Ce Dieu sait ce qu'il fait aussi-bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par son stratagême, il voit sa flamme heureuse;
Que peut-il souhaiter, & qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits;
Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse,
D'une nuit si délicieuse,

Faſſent la plus longue des nuits ;
Qu'à ſes transports vous donniez plus d'eſpace,
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête ;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déeſſe,
Vous êtes bien du bon tems !
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.
Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon ;
Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matieres
Vous en ſavez plus que moi ;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumieres.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie ;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires ;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons gueres.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés ;
Et demeurons ce que nous ſommes,
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission;
Dépouiller promptement la forme de Mercure;
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphere, avec ma suite obscure;
Je vais faire une station.

MERCURE.

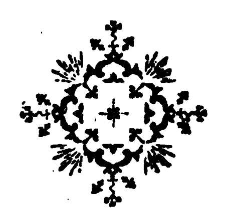
Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

*( Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théatre. )*

*Fin du Prologue.*





# AMPHITRYON, COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QUI va-là ? Hé ! ma peur à chaque pas s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah, quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi, si pour son prochain il avoit quelque amour ;
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour,
Et le détail de sa victoire.
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis ?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service

N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ;
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent ;
Leur vue a sur notre zele
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambassade
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils se sont tenus loin ?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mene.
Et cette lanterne est Alcmene,
A qui je me dois adresser.
*( Sosie pose sa lanterne à terre. )*
Madame, Amphitryon mon maître & votre époux...;
Bon. Beau début ! L'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du desir qu'il a de se voir près de vous.

*Ah, vraiment, mon pauvre Sosie,*
*A te revoir, j'ai de la joie au cœur.*
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
Bien répondu. *Comment se porte Amphitryon?*
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
*Quand viendra-t-il, par son retour charmant,*
*Rendre mon ame satisfaite?*
Le plutôt qu'il pourra, Madame, assurément;
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
Ah! *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?*
*Que dit-il, que fait-il? Contente un peu mon ame.*
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peste, où prend mon esprit toutes ces gentillesses?
*Que font les révoltés? Dis-moi, quel est leur sort?*
Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort,
Nous les avons taillés en pieces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télebe d'assaut; & déja, dans le port,
Tout retentit de nos prouesses.
*Ah, quel succès! O dieux! Qui l'eût pû jamais croire?*
*Raconte-moi, Sosie, un tel événement.*
Je le veux bien, Madame; &, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-savamment.
Figurez-vous donc que Télebe,
Madame, est de ce côté;
(*Sosie marque les lieux sur sa main.*)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thebe.
La riviere est comme là.
Ici nos gens se camperent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut, vers cet endroit,

Etoit leur infanterie;
Et plus bas du côté droit;
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prieres,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis pensant nous tailler des croupieres;
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre roi;
Et voici le corps d'armée,
( *On fait un peu de bruit.* )
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entens quelque bruit, ce me semble.

---

## *SCENE II.*

### MERCURE, SOSIE.

MERCURE *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Mon cœur, tant soit peu se rassure;
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur, me semble sans pareille

Il faut, depuis le tems que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que, trop tard, au lit, le blond Phœbus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah, par ma foi, j'avois raison;
C'est fait de moi, chétive créature.
Je vois devant notre maison,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.
*(Il chante.)*

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter, & m'étourdir ainsi?
*(A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu.)*
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?

Peut-être a-t-il dans l'ame, autant que moi de crainte ;
Et que le drôle parle ainsi,
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison,
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul comme moi ; je suis fort ; j'ai bon maître ;
Et voilà notre maison.

MERCURE.
Qui va là ?

SOSIE.
Moi.

MERCURE.
Qui, moi ?

SOSIE.
*(à part.)*
Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.
Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.
D'être homme, & de parler.

MERCURE.
Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE.
Comme il me prend envie.

MERCURE.
Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.
Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.
Ah, ceci me déplaît !

SOSIE.
J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.
Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi même ; & t'en voilà certain.

( *Mercure donne un soufflet à Sosie.* )

SOSIE.

Ah, ah, c'est tout de bon !

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets ?

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encore rien,
Nous verrons bien autre chose,
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

MERCURE *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux ſavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace ;
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi, tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maiſon ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en eſt-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien, que fait cette raiſon ?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé, comment ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ; de quelle rage est ton ame saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité,
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prens point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême ;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâtons doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes, de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie,
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.
Hé bien es-tu Sosie à présent? qu'en dis-tu?

SOSIE.
Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*
Encor! Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.
De grace, fais treve à tes coups.

MERCURE.
Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.
Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.
Es-tu Sosie encor; dis, traître?

SOSIE.
Hélas, je suis ce que tu veux!
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.
Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.
Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.
C'est moi qui suis Sosie, & tout Thebes l'avoue;

Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; &, si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE *à part.*

Ciel, me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense;
Tu murmures je ne sais quoi?

SOSIE.

Non; mais au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une treve.

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.*

Comment, tu peux?...

SOSIE.

Ah, tout doux!
Nous avons fait treve aux coups.

MERCURE.

Quoi, pendard, imposteur, coquin?...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis m'en tant que tu voudras;
Ce sont légeres blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre treve, & reprens ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressans?
Rêvai-je? Est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmene sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme;
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure,
Ne t'y parlai-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous;
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah, tout cela n'est que trop véritable;
Et, plût au ciel, le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;

Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame;
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmene sa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmene;
Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annonçer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui, dans Thebe, ai reçu mille coups d'étriviere,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriere,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considere,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, actions;
Faisons-lui quelques questions,
Afin d'éclaircir ce mystere.
(*haut.*)
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,

Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine t-il un si riche présent?

MERCURE.

À sa femme; &, sur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE,

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il est déja Sosie;
Il pourroit bien encore l'être par la raison.
Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout seul, & que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, & nous allons le voir.
(*haut.*)
Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes.
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer.
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sûs fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût les yeux se contentoient,

Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.
(*haut.*)
Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie; & j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois.
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prens cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah, tu prens donc, pendard, goût à la bastonade?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah, qu'est-ce-ci, grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;
Et mon dos pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juste ciel, j'ai fait une belle ambassade!

MERCURE *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; & sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmene.

## SCENE III.

JUPITER *sous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DÉFENDEZ, chere Alcmene, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMENE.

Je prens, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas, est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,

Au moindre choc dont on entend parler ?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacé ?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chere Alcmene,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprens rien à ce nouveau scrupule,
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah, ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendresse,
Passe aussi celle d'un époux;
Et vous ne savez pas dans des momens si doux,
Quelle en est la délicatesse!
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la maniere d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmene,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,

Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hymenée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus cheres faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu;
Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmene, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et, du retour au port, les momens sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmene, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

## SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel, que d'aimables caresses
D'un époux ardemmment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le soleil; de son lit, peut maintenant sortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi, c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas?

CLÉANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLÉANTHIS.

Mais quoi, partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale?

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles!
Quinze ans de mariage épuisent les paroles;
Et, depuis un long-tems, nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon ;
Vois combien pour Alcmene il étale de flamme ;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amans ;
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous seroit beau voir attachés, face à face,
A pousser les beaux sentimens.

CLÉANTHIS.

Quoi, suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire !

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites tu, pendard, cet insigne bonheur,
De te voir, pour épouse, une femme d'honneur !

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment, de trop bien vivre, on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses ;
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrois pour ma devise ;
Moins d'honneur & plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment, tu souffrirois, sans nulle répugnance ;
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma cher ame,
Il me faut suivre Amphitryon.

CLÉANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame ;
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?
Ah, que dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme !

*Fin du premier acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIEN-ÇA, bourreau, vien-çà. Sais-tu, maître frippon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire ;
Et que, pour te traiter comme je le desire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton.

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire ;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître ;
Des contes que je vois d'extravagance outrée ?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous êtes le maître ;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme ;
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame ;
Et répons, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace ; à l'avance
De quel air il vous plaît que ceci soit traité,

Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience ;
Ou, comme auprès des grands on le voit usité ?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance ?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger,
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincere.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire ;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire....

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre ;
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin ?

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire ;
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele.
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices ;
Divers penchans en nous elle fait observer.
Les uns, à s'exposer, trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis.....

SOSIE.

J'ai, devant notre porte ;

En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmene;
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure;
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Est-ce songe ? Est-ce yvrognerie ?
Aliénation d'esprit ?
Ou méchante plaisanterie ?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est;
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis, que croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & dispos;

Et n'ayant d'autre inquiétude ;
Que de battre & casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous ;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter ;
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystere nouveau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence ?

SOSIE.

Non, vous avez raison ; & la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le sens commun ;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins d'être insensé ?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé ;
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagême ;
Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes ;
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes ;
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes ;
J'en serois fort satisfait

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !

Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE.

Bon, entré? Hé, de quelle sorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raison?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton;
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainsi!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON
Pourquoi ?

SOSIE.
Par une raisón assez forte.

AMPHITRYON.
Qui t'a fait y manquer, maraud ? Explique toi.

SOSIE.
Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi;
Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte;
Ce moi, qui m'a fait filer doux;
Ce moi, qui le seul moi veut être;
Ce moi, de moi même jaloux;
Ce moi, vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connoître;
Enfin ce moi, qui suis chez nous;
Ce moi, qui s'est montré mon maître;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.
Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.
Je veux être pendu, si j'ai bu que de l'eau;
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.
Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés;
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus misteres,
T'ait fait voir toutes les chimeres,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.
Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé;
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.
Suis-moi, je t'impose silence.

C'est trop me fatiguer l'esprit ;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les sottises qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcmene paroît avec tous ses appas ;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas ;
Et mon abord va la surprendre.

---

## *SCENE II.*

ALCMENE, AMPHITRYON, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *sans voir Amphitryon.*

ALLONS, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages ;
Et les remercier des succès glorieux,
Dont Thebes, par son bras, goûte les avantages.
( *Appercevant Amphitryon.* )
O Dieux !

AMPHITRYON.

Fasse le ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaisir soit revu de sa femme ;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur ;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame !

ALCMENE.

Quoi, de retour si-tôt ?

AMPHITRYON.

Certes, c'eſt en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce, *Quoi ſi-tôt de retour ?*
En ces occaſions n'eſt gueres le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'oſois me flatter, en moi-même,
Que, loin de vous; j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment deſiré,
Donne à tous les inſtans une longueur extrême.
Et l'abſence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRYON.

Non, Alcmene, à ſon impatience
On meſure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'abſence
En perſonne qui n'aime pas.
Lorſque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue;
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais aſſez tôt.
De votre accueil, je le confeſſe,
Se plaint ici mon amoureuſe ardeur;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres tranſports de joie & de tendreſſe.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre ſur quoi
Vous fondez les diſcours que je vous entens faire;
Et, ſi vous vous plaignez de moi,
Je ne ſais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous ſatisfaire.
Hier au ſoir, ce me ſemble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie aſſez tendre,
Et rendre aux ſoins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment ?

ALCMENE.
Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entiere allégresse ?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?
AMPHITRYON.
Que me dites-vous là ?
ALCMENE.
Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,
Ma surprise soit si coupable.
AMPHITRYON.
Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcmene, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit, vers ma flamme,
Assez amplement acquitté ?
ALCMENE.
Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité ?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme,
Ravir toute l'honnêteté ?
AMPHITRYON.
Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.
ALCMENE.
C'est ce qu'on peut donner pour change,
Au songe dont vous me parlez.
AMPHITRYON.
A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.
ALCMENE.
A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,

On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmene.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guere de jeu, que trop loin on ne mene.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par-*là* vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que par cette feinte,
Vous desirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah, de grace, cessons, Alcmene, je vous prie,
Et parlons sérieusement!

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! Vous osez me soutenir en face,
Que, plutôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi, vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes sur le soir?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; & dès avant l'aurore
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné?
Sosie.

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellebore;
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmene, au nom de tous les Dieux;
Ce discours à d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense murement aussi.
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats?
Et les cinq diamans que portoit Prérelas
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRYON.

Quoi! Je vous ai déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMENE *montrant le nœud de diamants à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,
Monsieur, la feinte est inutile.

AMPHITRYON *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah ciel ! O juste ciel !

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Rompt vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.
Il faut que par magie on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE *à Amphitryon.*

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort;
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON *à part.*

O ciel, quel étrange embarras !
Je vois des incidens qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure,
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé ?

AMPHITRYON.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il est possible;
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans, qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vîte en perdre la mémoire?

AMPHITRYON.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une reprise.

AMPHITRYON *à part.*

Ah, d'un si doux accueil je me serois passé!

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné;
L'aise de me revoir, les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné,
Et jamais votre amour, en pareille occurrence;
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRYON *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse;
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;

Et s'il faut que je le confesse ;
Mon cœur, Amphitryon y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes ;
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble ?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON *à part.*

Ah, c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCMENE.

Ah, quel emportement !

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon cœur ne respire en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De quoi donc vous venger ? Et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas ; mais ce n'étoit pas moi ;
Et c'est un désespoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi ;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me trop voir condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hymenée,
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus ;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir, & les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr ; mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté ;
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystere
Jusques à présent inouï ;
Et, dans les mouvemens d'une juste colere,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monsieur ...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas ;
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcmene*.

Faut-il ...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, & ne suis point mes pas.

---

## SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frere sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant;
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant;
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te garde, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah, tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu ! Qu'as-tu ? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises ?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien ? Dis ?

SOSIE

J'appelle sur rien ;
Ce qui, sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'aprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux ?

CLEANTHIS

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

SOSIE.

Et quel ?

CLEANTHIS.

Quoi, tu fais l'ingénu !
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire ;
Mais, je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu de je ne sais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait ...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la maniere
Dont tu m'as su traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport ;
Je suis équitable & sincere,
Et me condamnerai, moi-même, si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment ? Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi ;
Cleanthis, je tiens ce langage !
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;
Mais, à tous mes discours tu fus comme une souche ;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper ;
Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place,
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi, je ne couchai point ?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;
C'est de tous les affronts, l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé,
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE *à part.*

*Vivat* Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi, ma plainte à cet effet!
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte;
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est yvre,
Que, de sa femme, on se doit abstenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans, & qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre!

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils reglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains;
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix séveres,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin, ni tems qui puissent être fatal
A remplir les devoirs de l'amour conjugal;
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux;
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi ?

CLEANTHIS.

Tu m'as dis tantôt que tu consentois fort,
Lâche ! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah ; pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Gardes-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose....

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

---

## SCENE IV.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

Je viens prendre le tems de rappaiser Alcmene,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder ;
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amene,
Le doux plaisir de se raccommoder.
( *à Cléanthis.* )
Alcmene est là-haut, n'est-ce pas ?

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

## SCENE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

SON chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?

CLÉANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLÉANTHIS.

Vraiment, ....

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

## SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

VOULEZ-VOUS me désespérer?
Hélas, arrêtez, belle Alcmene.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,

Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace.....

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi.....

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige.
*(haut.)*
Souffrez que mon cœur.....

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé.
Je vous suivrai par-tout, Alcmene.

ALCMENE.

Et moi, par-tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable ?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable;
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable;
C'est un supplice qui m'accable;
Et je ne vois rien sous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas, que votre bouche dit!

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé, que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmene, en monstre regarder?

ALCMENE.

Ah, juste ciel! Cela se peut-il demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah, d'un esprit plus adouci!...

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
Est-ce là cet amour si tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour, tendre & passionné,
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas, que votre amour n'avoit gueres de force;
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,

Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

ALCMENE.

Ah, c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux !
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions,
Dont bien souvent la force nous entraîne ;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abusé,
A de quoi ramener une ame qu'il offense ;
Et, dans l'amour qui lui donne naissance,
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment,
Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que de gayeté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême ;
Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse & l'honneur
D'un cœur qui cherement nous aime ;
Ah, c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur !

JUPITER.

Oui, vous avez raison. Alcmene, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux,
Je ne prétens plus la défendre.
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux ;
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmene, a commis tout le mal ;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable ;
L'amant n'a point de part en ce transport brutal,

Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
Trop de respect & de tendresse ;
Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer;
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous l'on doit toujours être ;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître ;
Et, par le droit d'hymen, il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous;
Lui seul a maltraité votre aimable personne ;
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmene, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jettez pas sur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable ;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah, toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles ;
Et, pour les esprits irrités,
Ce sont des contre-tems que de telles paroles !
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux ;
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée ;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux ;
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée ;
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime,

Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est, avec droit, que mon abord vous chasse,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colere me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe;
D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux,
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmene,
Me refuse la grace où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespere.
Alcmene, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colere.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur;
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmene, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,

Cette épée aussi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable ;
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramene,
Et ne laisse en vôtre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attens pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah, trop cruel époux !

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmene.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort ;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.
(*Soſie & Cléanthis ſe mettent auſſi à genoux.*)
Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas, ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux!
Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne
Mon cœur a trop ſu me trahir;
Dire qu'on ne ſauroit haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah, belle Alcmene, il faut que comblé d'allégreſſe...

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi;
Vois, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.
(*bas à part.*)
Tandis que d'ici je le chaſſe;
Mercure y remplira ſa place.

## SCENE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage:
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment. Cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi, tu ne veux pas?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere;
Tant pis pour toi.

CLÉANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en colere.

CLÉANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire;
On se lasse, par fois, d'être femme de bien.

*Fin du second acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.

OUI, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel que je sache.
Je ne saurois trouver, pourtant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens, & de leur allegresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,
Je répons d'un geste de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah, qu'on est peu flatté de louange & d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur;
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie, à tout propos,
Me promene sur ma disgrace;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.

Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne;
On leve les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en
personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des ressemblances,
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer;
Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystere,
Et voir si ce n'est point une vaine chimere,
Qui, sur ses sens troublés, ait su prendre crédit.
Ah! fasse le ciel équitable,
Que ce penser soit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit.

## SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu, ni entendu par Amphitryon.*

COMME l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre
nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir

A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiéte;
Et je me sens, par ma planete,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON *sans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah, ouvre!

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi,
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoi, tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non.
Et n'en ai point la moindre envie.

AMPHITRYON *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie, oui, c'est mon nom;
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON,

Moi, pendard, ce que je demande.

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attens, traître. Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre;
Et, de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O ciel, vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

MERCURE.

Hé bien; qu'est-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille, & paroît effaré !
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparoître;
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah, tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitryon ?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah, quelle vision !

Dis-nous un peu. Quel est le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRYON.

Comment encore !

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah, je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, crois moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon est là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien.

Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmene,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien,
Après le démêlé d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

## SCENE III.

AMPHITRYON *seul.*

AH ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame ?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flamme !
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre ?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah ! faut il consulter, dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

## SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS *dans le fond du théatre.*

SOSIE *à Amphitryon.*

MONSIEUR, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah, vous voilà !

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRYON.

Insolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi ?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc, qu'avez vous ?

AMPHITRYON *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, misérable ?

SOSIE *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ah, de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?

( *à Naucrates.* )

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Daignez-nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment, il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez ;
Et de joindre encor la menace
A mille rapports effrénés.

( *voulant le frapper.* )

Ah, coquin !

SOSIE *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Calmez cette colere.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS *à Sosie.*

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où, tout à-l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé ?
Ces Messieurs sont ici, pour rendre témoignage ;
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message ;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite ;
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir, d'Alcmene, appaisé le courroux.
( *Sosie se relevant.* )

AMPHITRYON.

O ciel, chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre !
Et dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez vous, il vient de nous conter,
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort ;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystère, & sachons notre sort.
Hélas ; je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort !
( *Amphitryon frappant à la porte de sa maison.* )

---

## SCENE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige?
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRYON.

Que vois-je? justes Dieux !

NAUCRATES.

Ciel, quel est ce prodige !
Quoi, deux Amphitryons ici nous sont produits ?

AMPHITRYON *à part.*

Mon ame demeure transie.
Hélas ! je n'en puis plus, l'aventure est à bout ;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable ;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'eſt trop être éludé par un fourbe exécrable ;
Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitryon qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux, que voulez-vous faire ?

AMPHITRYON.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire ;
Et lorſque de la ſorte on ſe met en colere,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractere,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRYON *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême ;
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi, mon honneur de vous reçoit ce traitement ?
Et mes amis d'un fourbe, embraſſent la défenſe ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment ?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vue

Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue ?
A vous faire éclater notre zele aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du ſalut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur, par nous, doit mordre la pouſſiere,
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumiere.
Avec douceur, laiſſez-nous voir
De quel côté peut-être l'impoſture;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance;
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colere,
Point mettre l'épée à la main;
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtere;
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitryon;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion;
Et je prétens me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous;
De la vérité pure, ouvrir la connoiſſance;

Et

Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmene attend de moi ce public témoignage ;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie ; & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage,
Pour l'éclaircissement, dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution ;
Le véritable Amphitryon,
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON.

O ciel, puis-je plus bas me voir humilié !
Quoi, faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire ;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié ?

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement, qui doit rendre
Les ressentimens de saison.
Je ne sais pas s'il impose ;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'imposture.
Thebes en a pour moi de tout autre que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attens ; & saurai décider

Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre ;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le ciel même, le ciel ne t'y sauroit soustraire ;
Et, jusques aux enfers, j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte ;
Assembler des amis qui suivent mon courroux ;
Et chez moi venons à main forte,
Pour le percer de mille coups.

---

## SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façon, je vous conjure ;
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes toute cette aventure
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.
(*seul.*)
Que je vais m'en donner, & me mettre en beau train

De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

---

## SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARRESTE. Quoi, tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuisine ?

SOSIE.

Ah, de grace, tout doux !

MERCURE.

Ah, vous y retournez !
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas, brave & généreux moi,
Modere-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie, en tous lieux, on sait me reconnoître ;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies ;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'eſt aſſez d'un ſeul : & je ſuis obſtiné
A ne point ſouffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, ſur moi, tu prendras l'avantage ;
Je ſerai le cadet, & tu ſeras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'eſt pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique !
Souffre qu'au moins je ſois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humaniſe ;
En cette qualité, ſouffre moi près de toi.
Je te ſerai par-tout une ombre ſi ſoumiſe,
Que tu ſeras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier, immuable eſt la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prens encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las ! A quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es tu réduit ?

MERCURE.

Quoi, ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défens ?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entens ;
Et je parle d'un vieux Soſie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné, l'on chaſſa de céans.

MERCURE.

Prens garde de tomber dans cette frénéſie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage;
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé?

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille?

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *seul.*

O ciel, que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie;
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie,
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.



## SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE *dans un coin du théatre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

ARRESTEZ-là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin;
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLES.

Je comprens que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah, de tous les côtés, mortelle est ma douleur!
Et je souffre pour ma flamme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmene, sans être coupable....

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais;
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.

Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jetter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire;
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me sauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystere,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne;
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point:
Et, de vous, il faut que j'obtienne,
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE *à Amphitryon.*

Je viens, Monsieur, subir, à deux genoux;
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups;
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net?
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois-là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me des-Sosie enfin,

Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est il pas mieux de voir s'il vient personne.

---

## SCENE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLÉANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi?
Quelle est la peur que je t'inspire?

CLÉANTHIS.

Las! Vous êtes là-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ne vous pressez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on desire;
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble & de souci.



## SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

OUI, vous l'allez voir tous; & sachez par avance,
Que c'est le grand maître des Dieux,
Que sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmene a fait du ciel descendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soi peu
Celui dont j'ai pris la figure;
Mais, de s'en consoler, il a maintenant lieu;
Et les coups de bâtons d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, monsieur le Dieu, je suis votre valet;
Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie,
Je suis las de porter un visage si laid;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.
( *Mercure s'envole dans le ciel.* )

SOSIE.

Le ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi,
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

## SCENE DERNIERE.

JUPITER, AMPHITRYON; NAUCRATES; ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

REGARDE, Amphitryon, quel est ton imposteur;
Et, sous tes propres traits, vois Jupiter paroître;
A ces marques, tu peux aisément le connoître;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'incessamment toute la terre adore;
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore;
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.
Je n'y vois pour ta flamme, aucun lieu de murmure;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout Dieu, que je suis, doit être le jaloux.
Alcmene est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle;

Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi;

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,
Et rens le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je suis ton support;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts, des destinées.
*( Il se perd dans les nues. )*

NAUCRATES.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes.....

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'est un mauvais embarquement;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur.

Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde ;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur.
Tout cela va le mieux du monde ;
Mais enfin coupons aux discours ;
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

F I N.



# L'AVARE,

## *COMÉDIE.*

## ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Élise, & amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & Amant d'Élise.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAISTRE SIMON, courtier.

MAISTRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagnon.

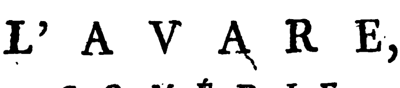
LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }

UN COMMISSAIRE.

*La scene est à Paris dans la maison d'Harpagon.*



# L'AVARE,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

VALERE, ÉLISE.

VALERE.

HÉ quoi, charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? je vous vois soupirer, hélas, au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ÉLISE.

Non, Valere, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, & je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ÉLISE.

Hélas, cent choses à la fois ! L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais, plus que tout, Valere, le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent, le plus souvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah, ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres ! Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela : & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE.

Ah, Valere, chacun tient les mêmes discours ! Tous les hommes sont semblables par les paroles : & ce n'est que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles ; & ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux ; & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE.

Hélas, qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valere, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me serez fidele ; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ÉLISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous

voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance, où le ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau ; & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté, & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tint en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir ; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétens, auprès de vous, mériter quelque chose ; &, quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; & l'excès de son avarice, & la maniere austere dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire du bien Mais enfin, si je puis, comme je l'espere, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attens des nouvelles avec impatience ; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE.

Ah, Valere ne bougez d'ici, je vous prie, & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere!

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prens, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, & quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse J'y fais des progrès admirables; & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, & applaudir ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; & la maniere dont on les joue a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, & puisqu'on ne sauroit les gagner que par-là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais, vous, de votre part, agissez auprès de votre frere, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jetter dans nos in-

térêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

---

## SCENE II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frere. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE.

Vous aimez?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépens d'un pere, & que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a fait les maîtres de nos vœux, & qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumieres de leur prudence que l'aveuglement de notre passion, & que l'emportement de la jeunesse nous

entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE.

Non; mais j'y suis résolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE.

Suis-je, mon frere, une si étrange personne?

CLÉANTE.

Non, ma sœur: mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, & j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE.

Hélas, mon frere, ne parlons point de ma sagesse! Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; &, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Ah, plût au ciel, que votre ame comme la mienne!...

ÉLISE.

Finissons auparavant votre affaire, & me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; & je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié

qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une.... Ah, ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vue!

ÉLISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrete conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut-être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un pere, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE.

Oui, je conçois assez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah, ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire! Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Hé que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir; & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours

des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon pere sur les sentimens où je suis ; &, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par-tout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter ; &, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppose à nos desirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis si long-tems, son avarice insupportable.

ÉLISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mere ; & que.....

CLÉANTE.

J'entens sa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence ; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de son humeur.

---

## SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

HOrs d'ici, tout-à-l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents ?

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ? Sors vîte, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne soit point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiegent toutes mes actions, dévorent ce que je possede, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler. Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit.

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait. (*à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage. (*haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose.

HARPAGON *levant la main pour donner un soufflet à la Fleche.*

Tu fais le raisonneur ? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Attens. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Viens-çà que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausse de la Fleche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Fleche.*

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à deve-

nir

nir les receleurs des choses qu'on dérobe, & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah, qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joie à le voler!

HARPAGON.

Hé?

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouillez bien par-tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Fleche.*)

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice & des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux.

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entens par-là ?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non ; mais je t'empêcherai de jaser & d'être insolent : Tais-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLECHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah !

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément ?

LA FLECHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

---

## *SCENE IV.*

HARPAGON *seul.*

VOILA un pendard de valet qui m'incommode fort ; & je ne me plains point à voir ce chien de boîteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent, & bienheureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidelle, car, pour moi, les coffres forts me sont suspects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, & c'est toujours la premiere chose que l'on va attaquer.

## SCENE V.

HARPAGON, ÉLISE & CLÉANTE *parlant ensemble, & restans dans le fond du théatre.*

HARPAGON *se croyant seul.*

CEPENDANT je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une
*( à part, appercevant Elise & Cléante.)*
somme assez..... O ciel! Je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé
*( à Cléante, & à Elise.)*
haut, en raisonnant tout seul. Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes-là?

ÉLISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLÉANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là....

ÉLISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ÉLISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots? C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je disois, qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien-aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous imaginer que je dise que c'est moi qui ait dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse les dix mille écus!

CLÉANTE.

Je ne crois pas. . .

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ÉLISE.

Ce sont des choses. . .

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que. . . .

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ÉLISE.

Vous êtes. . . .

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems est misérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai assez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE.

Ne vous mettez point en colere.

HARPAGON.

Cela est étrange, que mes propres enfans me trahissent, & deviennent mes ennemis.

CLÉANTE.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours, & les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel; &, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit-là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manieres me déplaisent fort, vous donnez furieusement dans le marquis; &, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé, comment vous dérober?

HARPAGON.

Que sais-je, moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE.

Moi, mon pere, c'est que je joue ; &, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, & mettre à honnête intérêt, l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, & si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire, d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coûtent rien ? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt pistoles ; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, & parlons d'autres affaires.

(*appercevant Cléante & Elise qui se font des signes.*)

Hé ! (*bas à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*haut.*) Que veulent dire ces gestes-là ?

ÉLISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier ; & nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'est de mariage, mon pere, que nous desirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi, que je veux vous entretenir.

ÉLISE.

Ah, mon pere !

HARPAGON.

Pourquoi ce cri ? Eſt-ce le mot, ma fille ; ou la choſe qui vous fait peur ?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre ; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous allarmez point. Je ſais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétens faire ; & pour commencer par un bout, *( à Cléante. )* avez-vous vu, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous ?

ÉLISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie ?

CLÉANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & ſa maniere ?

CLÉANTE.

Admirables, ſans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille, comme cela, mériteroit assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLÉANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLÉANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah, mon pere, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens; car son maintien honnête & sa douceur m'ont gagné l'ame, & je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous....

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vîte boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

---

## *SCENE VI.*

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

VOILA de mes Damoiseaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est-là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frere, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler ; &, pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au Seigneur Anselme ?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ÉLISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ÉLISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Anselme; mais, ( *faisant encore la révérence.* ) avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, ( *contrefaisant Elise.* ) avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ÉLISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

ÉLISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ÉLISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ÉLISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE.

Je me tuerai plutôt, que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son pere.

ÉLISE.

Mais a-t-on jamais vu un pere marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE.

Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *appercevant Valere de loin.*

Voilà Valere. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ÉLISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

---

## *SCENE VII.*

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

ICI, Valere. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALERE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALERE.

VALERE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, & vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme, aussi riche que sage ; & la coquine me dit au nez, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment ; & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; &...

HARPAGON.

Comment ? le Seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un Gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage & fort accommodé ; & auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage ! Sauroit-elle mieux rencontrer ?

VALERE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, & il s'engage à la prendre sans dot.

VALERE.

Sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? Voilà une raison tout-à-fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALERE.

Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur & de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah, il n'y a pas de réplique à cela, on le sait bien ! Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité & la joie ; & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais, il me semble que j'entens un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? *( à Valere. )*

Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

---

## *SCENE VIII.*

ÉLISE, VALERE.

ÉLISE.

VOUS moquez-vous, Valere, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter ; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne mene qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &....

ÉLISE.

Mais ce mariage, Valere ?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ÉLISE.

Mais on découvrira la feinte, si on appelle des médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

---

## *SCENE IX.*

HARPAGON, ÉLISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théatre.*

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALERE *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; & si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... ( *appercevant Harpagon.* ) Oui ; il faut qu'une fille obéisse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; & lorsque la grande raison de, sans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, & prens la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment, j'en suis ravi, & je veux que tu pren-

nes sur elle un pouvoir absolu, (*à Elise.*) Oui, tu as beau fuir, & je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, & j'entens que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Elise.*

Après cela, résistez à mes remontrances.

---

## SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut....

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre graces au ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit

point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans ; &, sans dot, tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse & de probité.

HARPAGON *seul.*

Ah, le brave garçon ; voilà parler comme un oracle ! Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, LA FLECHE.

CLÉANTE.

AH, traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre.....

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais: Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLÉANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer? De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystere de votre amour?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse a-t-on fait?

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des Fesses-Matthieux.

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah, vraiment, cela ne va pas de la sorte! Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mysteres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom; & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche, de votre bien & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

*Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation pardevant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûement dressé.*

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

*Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.*

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

*Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

CLÉANTE.

Comment diable, quel Juif! Quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent; & il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose ?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

*Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; &, pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.*

CLÉANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

*Premierement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même ; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.*

*Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose seche, avec le molet & les franges de soie.*

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

*Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Macé.*

*Plus, une grande table de bois de noyer à douze colonnes en piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par-dessous de six escabelles.*

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu ?....

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

*Plus, trois gros mousquets, tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes assortissantes.*

*Plus un fourneau de brique avec deux cornues & trois récipiens, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.*

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

*Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.*

*Plus, un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.*

*Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

*Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cens livres, & rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.*

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? & n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres;

& on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilainie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; par ses procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

---

## SCENE II.

HARPAGON, MAISTRE SIMON, CLÉANTE & LA FLECHE *dans le fond du théatre.*

M. SIMON.

OUI, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver; & il en passera par-tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais, croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? & savez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond; & ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui même, & son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce

que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son pere mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoissant M. Simon.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre pere!

CLÉANTE *bas à la Fleche.*

Lui auroit-on appris qui je suis, & serois-tu pour me trahir?

M. SIMON *à la Fleche.*

Ah, ah, vous êtes bien pressé! Qui vous a dit que c'étoit céans? (*à Harpagon.*) Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom & votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce sont des personnes discretes; vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard; c'est toi qui t'abandonne à ces coupables extrémités?

CLÉANTE.

Comment, mon pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

(*M. Simon s'enfuit, & la Fleche va se cacher.*)

## SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'EST toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te participer dans des dépenses effroyables, & de faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire & réputation au desir insatiable d'entasser écu sur écu, & de renchérir en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célebres usuriers ?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achete un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles.

( *seul.* )

Je ne suis pas fâché de cette aventure ; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

---

## *SCENE IV.*

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

MONSIEUR....

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler.

( *à part.* )

Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

---

## *SCENE V.*

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *sans voir Frosine.*

L'AVENTURE est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé, c'est toi, mon pauvre la Fleche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLECHE.

Ah, ah, c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?

FROSINE.

Ce que je fais par-tout ailleurs, M'entremettre

d'affaires; me rendre serviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, & qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes, que l'intrigue & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espere une récompense.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose; & je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet, & tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes graces & ses caresses, & *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu, je sais l'art de traiter les hommes! J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une Turquerie à désespérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vue d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; & si.... Mais il revient; je me retire.

---

## SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

(*bas.*) (*haut.*)

TOUT va comme il faut. Hé bien? Qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu, que vous vous portez bien, & que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON.

Qui, moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment, vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous?

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien, qu'est-ce que cela, soixante ans ? voilà bien de quoi ; c'est la fleur de l'âge, cela ; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh, que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON.

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu, quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON.

Hé bien, qu'est-ce que cela veut-dire ?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingts.

HARPAGON.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, & vous mettre en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout ? J'ai sur-tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler ; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous ; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse....

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie ; &, quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au Seigneur Anselme ; & je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as tu entretenu la mere touchant

le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment, c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente ?

HARPAGON.

Douce mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premierement, elle est nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, & de pommes ; & à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme ; & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; & cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; & j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année, mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres ; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON.

Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; & il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu, vous toucherez assez ; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître !

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiete. La fille est jeune, comme tu vois ; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût ; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah, que vous la connoissez mal ! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire ! Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle ?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle ; que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour

elle les plus charmans ; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans, & sur-tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons? Non, De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer ; ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux ?

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprens point, & je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins ? & peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut-de-chausses tout tombans, & leurs estomachs débraillés.

FROSINE.

Hé, cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue ; & c'est ainsi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment, vous êtes à ravir, & votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied pas mal ; & vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenus de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monsieur, une petite priere à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; (*Harpagon prend un air sérieux.*) & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend son air gai.*) Ah, que vous lui plairez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais, sur-tout; elle sera charmée de votre haut-de-chausse, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds; & quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entierement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, & je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

FROSINE.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que.....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusques à tantôt.

FROSINE *seule.*

Que la fievre te serre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes les attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

*Fin du second acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALERE; DAME CLAUDE *tenant un balai*, MAISTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

ALLONS, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, & regle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes en main. Je vous commets au soin de nettoyer par-tout; &, sur-tout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

## SCENE II.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALERE; M. JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

VOUS, Brindavoine, & vous la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, & de donner à boire; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos souguenilles, Monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devans de mon pourpoint est couvert d'une grande tache d'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derriere, & qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix; rangez cela adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

*( à Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.)*

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

---

## *SCENE III.*

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALERE; MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

POUR vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE.

Oui, mon pere.

---

## *SCENE IV.*

HARPAGON, CLÉANTE, VALERE; MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

ET vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.

Moi, mon pere? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu ! Nous sçavons le train des enfans dont les peres se remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre derniere fredaine, je vous recommande, sur-tout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

A vous dire le vrai, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde, au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

---

## SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

VALERE, aide-moi à ceci. Or-çà, Maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuisinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

*( M. Jacques ôte sa casaque de cocher, & paroît vêtu en cuisinier.*

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce-là ?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chere ?

M. JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'ayent autre chose à dire ; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah, ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet ; de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chere avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chere avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chere avec peu d'argent !

VALERE.

Oui.

M. JACQUES *à Valere.*

Par ma foi, monsieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de cuisinier, aussi-bien vous, mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

M. JACQUES.

Voilà monsieur votre Intendant, qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah, je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes..... Potages..... Entrées.....

HARPAGON.

Que diable, voilà pour traiter toute une ville entiere !

M. JACQUES.

Rôts.....

HARPAGON *mettant la main sur la bouche de M. Jacques.*

Ah, traître, tu manges tout mon bien !

M. JACQUES.

Entremêts.....

HARPAGON *mettant encore la main sur la bouche de M. Jacques.*

Encore ?

VALERE *à M. Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ; & Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, & demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils ; que c'est un coupe gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité regne dans les repas qu'on donne, & que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah, que cela est bien dit. Approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendu de ma vie : *Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALERE.

*Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

(*à M. Jacques.*) (*à Valere.*)

Oui. Entens-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper ; vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valere.*

Il faudra de ces choses dont on ne mange gueres ; & qui rassasient d'abord, quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

( *M. Jacques remet sa casaque.* )

Vous dites . . . . .

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire . . . .

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la littiere, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce seroit mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austeres, que ce ne sont plus rien que des fantômes ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur voudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir

ainsi exténués ; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux, les choses de la bouche ; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime encore mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; & je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aie ; &, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

M. JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sais fort bien que vous vous mettrez en colere.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, & je suis bien-aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet ; & que l'on est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses ; & de faire sans-cesse des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous voulez obliger votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de

toutes pieces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain & de fesse-Mathieu.

HARPAGON *en battant M. Jacques.*

Vous êtes un sot, un marand, un coquin & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien, ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

---

## *SCENE VI.*

VALERE, MAITRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A Ce que je puis voir, Maître Jacques; on paye mal votre franchise.

M. JACQUES.

Morbleu, monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah, Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave; &, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*haut.*) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, & que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(*M. Jacques pousse Valere jusqu'au bout du théatre, en le menaçant.*)

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur maître Jacques pour un double. Si je prens un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment, un bâton?

(*Valere fait reculer M. Jacques à son tour.*)

M. JACQUES.

Hé, je ne parle pas de cela.

VALERE.

Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.

M. JACQUES.

Je le sais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous?

M. JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prens point de goût à votre raillerie. *( donnant des coups de bâton à M. Jacques. )* Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES *seul.*

Peste soit la sincérité, c'est un mauvais métier; désormais j'y renonce, & je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais pour ce monsieur l'Intendant, je m'en vengerai, si je puis.

---

## SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

SAvez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

M. JACQUES.

Oui, vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

---

## SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH, que je suis, Frosine, dans un étrange état; &, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude ?

MARIANE.

Hélas, me le demandez-vous ? Et ne vous figurez-vous point les allarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ? & je connois, à votre mine, que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; & les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE.

Non. Je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que, si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre ; & qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables, & débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats : & il vaut bien mieux, pour vous, de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer ; & sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu, Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre

le trépas de quelqu'un ; & la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; & ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah, Frosine, quelle figure !

---

## SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux mêmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir ; mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astre ; & je maintiens & garantis que vous êtes un astres, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise ; & que les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

( *à Frosine.* ) ( *à Mariane.* )
Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

## SCENE X.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

JE m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

HARPAGON *à Frosine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne!

MARIANE *à part.*

Quel animal!

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

## SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

VOici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Frosine.*

Ah, Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans ; mais je serai bientôt défait de l'un & de l'autre.

CLEANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendois pas ; & mon pere ne m'a pas peu surpris, lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue, qui m'a surprise autant que vous ; & je n'étois point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE.

Il est vrai que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir ; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, & c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal

aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; & que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon pere ; que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confession à lui faire ?

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; & que si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere, je n'en aurois pas moins sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir ; &, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils ; c'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte ; & s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le tems le rendra plus sage ; & vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLÉANTE.

Non, mon pere, je ne suis point capable d'en changer ; & je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?

HARPAGON.

Encore ; avez-vous envie de changer de discours ?

CLÉANTE.

Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon pere, & que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire ; & que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse ; & les obstacles les plus puissans....

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu, j'ai une langue pour m'expliquer moi-même ; & je n'ai pas besoin d'un interprête comme vous. Allons, donnez des sieges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, & d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

## SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valere.*

Valere.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon pere, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE *ôtant du doigt de son pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLÉANTE *se mettant au-devant de Mariane qui veut rendre les diamans.*

Non; Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à son fils.*

Comment?

CLÉANTE *à Mariane.*

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point....

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce seroit....

CLÉANTE *empêchant toujours Mariane rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace....

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peste soit....

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON *bas à son fils.*

Ah, traître!

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il se déseſpere.

HARPAGON *bas à ſon fils en le menaçant.*

Bourreau que tu es !

CLÉANTE.

Mon pere, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cauſe, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec les mêmes geſtes.*

Le coquin !

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne réſiſtez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu, que de façons ! Gardez la bague, puiſque Monſieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colere, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

---

## SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

MONSIEUR, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je ſuis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

---

## SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur....

HARPAGON.

Ah, je suis mort !

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon pere ? Vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon ; je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici bourreau ?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mene promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis, & conduire Madame, dans le jardin, où je ferai porter la collation.

## SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

Valere, aie un peu l'œil à tout cela; & prens soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'est assez.

HARPAGON *seul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

*Fin du troisieme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE.

RENTRONS ici. Nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, & nous pouvons parler librement.

ÉLISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins & les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; & c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire! Je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude, & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas, suis-je en pouvoir de faire des résolutions? Et, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? Point de pitié officieuse? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire: Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienséance.

CLÉANTE.

Hélas! Où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, & je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de

petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumieres.

ÉLISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

*( à Mariane. )*

Ceci est assez difficile. Pour votre mere elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit-on la gagner,& la résoudre à transporter au fils le don *( à Cléante. )* qu'elle veut faire au pere. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

CLÉANTE.

Céla s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne sera point d'humeur ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est-là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bisarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la basse-Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire

accroire à votre pere que ce seroit une personne riche outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition; car enfin, il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere, c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout-puissans que le ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche, & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prieres, & de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune chose.

## SCENE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, sans être apperçu.*

OUAIS! Mon fils baise la main de sa prétendue belle-mere, & sa prétendue belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystere là dessous?

ÉLISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puisque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes seules; & j'ai besoin de vous.

## SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

OR çà, intérêt de belle-mere à part, que te semble, à toi, de cette personne?

CLÉANTE.

Ce qui me semble?

HARPAGON.

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon pere, pour vous en dégoûter ; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant....

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle ?

CLÉANTE.

Moi ? Point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché ; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge, & j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein : &, comme je l'ai fait demander, & que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi ?

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais, pour vous faire plaisir, mon pere, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi ? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne sauroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon pere, qui peut-être viendra ensuite ; & l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire ; & ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien, mon pere, puisque les choses sont ainsi ; faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme, & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite ?

CLÉANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois?

CLÉANTE.

Assez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle à votre amour?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON *bas à part.*

Je suis bien-aise d'avoir appris un tel secret; & voilà justement ce que je demandois. (*haut.*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétens pour moi; & à vous marier dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez? Hé bien, puisque les choses en sont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que

j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête; & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées?

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

---

## SCENE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

Hé, hé, hé! Messieurs, qu'est-ce ceci? A quoi songez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES *à Cléante.*

Ah, Monsieur, doucement!

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah, Monsieur, de grace!

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

M. JACQUES.

( *à Cléante.* )

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser, & le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, & d'y prétendre malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah, il a tort!

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son pere, & ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, & demeurez-là.

CLÉANTE *à Maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge,

je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit; & je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être amoureux? & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire

(*à Harpagon.*)

deux mots. Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites; & il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la premiere chaleur; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites; & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah, dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; & que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

(*à Cléante.*)

Laissez-moi faire. Hé bien, votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere,

qu'il

qu'il n'en veut seulement qu'à votre maniere d'agir ; & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur ; & lui rendre les déférences, les respects, & les soumissions qu'un fils doit à son pere.

CLÉANTE.

Ah, maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M. JAÇQUES *à Harpagon.*

Cela est fait ; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cléante.*

Tout est conclu ; il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

Le ciel en soit loué.

M. JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble ; vous voilà d'accord maintenant ; & vous alliez vous quereller faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, & cela mérite une récompense.

( *Harpagon fouille dans sa poche, maître Jacques tend la main ; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :* )

Và, je m'en souviendrai, je t'assure.

M. JACQUES.

Je vous baise les mains.

## SCENE V.

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

JE vous demande pardon ; mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLÉANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde, de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vîte ma faute !

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi, ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon pere, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLÉANTE.

Ah, mon pere, je ne vous demande plus rien ;

& c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Je dis, mon pere, que je suis trop content de vous, & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE.

Vous mon pere.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment, c'est toi qui a promis d'y renoncer ?

CLÉANTE.

Moi, y renoncer ?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, de rechef ?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défens de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te deshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

---

## SCENE VI.

CLÉANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*

AH, Monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi, vîte.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il ?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLECHE.

Le trésor de votre pere que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entens crier.

---

## SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

AU voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge ; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? n'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête.

( *à lui-même, se prenant par le bras.* )

Rens-moi mon argent, coquin.... Ah, c'est moi! Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis, & ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! &, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a

pris ? Hé, que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; & l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la Justice, & faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, & à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, & tout me semble mon voleur. Hé, de quoi est-ce qu'on parle-là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grace, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché-là parmi vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; &, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

*Fin du quatrieme Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-MOI faire. Je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; & si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette?

HARPAGON.

Dix milles écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; & s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; & je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, & tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

---

## SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES *dans le fond du théatre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds ; qu'on me le mette dans l'eau bouillante ; & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à M. Jacques.*

Qui ? Celui qui m'a dérobé ?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela ; & voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monsieur est de votre soupé ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chere que je voudrois, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les aîles avec les ciseaux de son oeconomie.

HARPAGON.

Traître, il s'agit d'autre chose que de souper, & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin ; & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu, ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme ; & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, & vous serez récompensé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est

le favori ; on n'écoute que ses conseils ; & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter ; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valere.

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidele ?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu ?

M. JACQUES.

Sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent ?

M. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent ?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Justement. Je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit ?

HARPAGON.

Dans une cassette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle est faite ?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Elle est faite . . . Elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

M. JACQUES.

Hé oui, elle est petite, si on le veut prendre par-là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle ?

M. JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle est de couleur . . . là, d'une certaine couleur . . . Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Hé ?

M. JACQUES.

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, grise.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel, à qui désormais se fier! Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

## SCENE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE, MAITRE JACQUES.

HARPAGON.

APPROCHE, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme, comme si tu ne savois pas ce que je veux dire? C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment, abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez

moi

moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature ?

VALERE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh, aurois-je deviné sans y penser !

VALERE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre pour cela, des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALERE.

Ah, Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms ! Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable ? Un guet-à-pens, un assassinat de la sorte ?

VALERE.

De grâce, ne vous mettez point en colere. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi, mon sang, mes entrailles, pendard ?

VALERE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; & il n'y a rien en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, & que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Hélas, me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oui vraiment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire ; l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour !

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ; l'amour de mes louis d'or !

VALERE.

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALERE.

Appellez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ; un trésor comme celui-là ?

VALERE.

C'est un trésor, il est vrai, & le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; & pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le serment est admirable, & la promesse plaisante !

VALERE.

Oui nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, & un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre, & la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en userez comme vous voudrez, & me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, & que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien vraiment ; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux re-

voir mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi; je ne l'ai point enlevée, & elle est encore chez vous.

HARPAGON.

(*à part.*) (*haut.*)

O ma chere cassette! Elle n'est point sortie de ma maison?

VALERE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah, vous lui faites tort, aussi-bien qu'à moi; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma cassette?

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête!

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtresse.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, & elle vous peut rendre témoignage......

HARPAGON.

Quoi, ma servante est complice de l'affaire?

VALERE.

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre enga-

gement ; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, & de recevoir la mienne.

HARPAGON.

*( à part. )*

Hé ? Est-ce que la peur de la Justice le fait extrava-
*( à Valere. )*
guer ? Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALERE.

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui ?

VALERE.

De votre fille ; & c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALERE.

Oui, Monsieur, comme de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O ciel, autre disgrace !

M. JACQUES *au Commissaire.*

Ecrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal ! Surcroît de désespoir ! ( *au Commissaire.* ) Allons, Monsieur, faites-le dû de votre charge, & dressez-lui moi son Procès comme larron & comme suborneur.

M. JACQUES.

Comme larron & comme suborneur.

VALERE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dûs ; & quand on saura qui je suis . . .

## SCENE IV.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

Ah, fille scélérate, fille indigne d'un pere comme moi; c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai donnés. Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi sans mon consentement! Mais vous serez trompés l'un & l'autre. (*à Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*à Valere.*) & une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALERE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence; & tu seras roué tout vif.

ÉLISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah, mon pere, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pousser les choses dans les dernieres violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion; & donnez-vous le tems de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez, il est tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez

que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont ....

HARPAGON.

Tout cela n'est rien ; & il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE.

Mon pere, je vous conjure par l'amour paternel ; de me ....

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre ; & il faut que la justice fasse son devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

---

## SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

QU'EST-CE, Seigneur Harpagon, je vous vois tout ému ?

HARPAGON.

Ah, Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias ?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné ; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction *(au Commissaire montrant Valere.)* de son office. Chargez-le comme il le faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes : & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALERE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de

quelque chose qui ne soit point à moi ; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau ; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; & vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne suis point homme à rien craindre ; & si Naples vous est connu, vous savez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais, & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Dom Thomas, ni de Dom Martin.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*)

ANSELME.

De grace, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir ; & ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture, & je n'avance rien, qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi ! Vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'oſe, & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans pour le moins que l'homme dont vous parlez périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les déſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALERE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que ſon fils âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol, & que ce fils ſauvé eſt celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaiſſeau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme ſon propre fils ; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai ſu depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru ; que, paſſant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Eliſe ; que cette vue me rendit eſclave de ſes beautés, & que la violence de mon amour & les ſévérités de ſon pere me firent prendre la réſolution de m'introduire dans ſon logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un brasselet d'agathe que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas, à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point, & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

VALERE.

Vous ma sœur !

MARIANE.

Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; & notre mere que vous allez revoir, m'a mille fois entretenue des disgraces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté ; & ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mere & moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous passâmes à Gênes, où ma mere alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée ; & de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O ciel ! Quels sont les traits de ta puissance, & que

tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! embrassez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos transports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous êtes notre pere ?

MARIANE.

C'est vous que ma mere a tant pleuré ?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous cru morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; & ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner des chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON *à Anselme.*

C'est-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prens à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à Maître Jacques*

C'est toi qui le dis?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

## *SCENE DERNIERE.*

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, M. JACQUES, LA FLECHE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon pere, & n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire; & je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il?

CLÉANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il est en un lieu dont je répons; & tout ne dépend que de moi. C'est

à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de sa mere, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce (*montrant Valere.*) consentement, & que le ciel, avec un frere que vous (*montrant Anselme.*) voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils, plutôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, & consentez, ainsi que moi, à ce double hymenée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine & entiere.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiéte point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais je ne prétens pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant M. Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas, comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joie à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chere cassette.

*FIN.*



# GEORGE DANDIN,

*OU*

# LE MARI CONFONDU,

*COMÉDIE.*

## ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique,

ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, & fille de M. de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amante d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

*La scene est devant la maison de George Dandin, à la campagne.*



# GEORGE DANDIN, *OU* LE MARI CONFONDU, *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

GEORGE DANDIN.

AH, qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever audessus de leur condition, & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, & connois le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes, c'est notre bien seul qu'ils épousent; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne

& franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, & pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

---

## *SCENE II.*

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant sortir Lubin de chez lui.*

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais! Il a grand'peine à saluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois.

LUBIN.

Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé ! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans.

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu ! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux ; & il ne faut pas qu'on sâche cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît ; & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je ſuis bien-aiſe de faire les choſes ſecrettement; comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'eſt bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils diſent, eſt un jaloux qui ne veut pas qu'on faſſe l'amour à ſa femme, & il feroit le diable à quatre, ſi cela venoit à ſes oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il ſache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu ſortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Aſſurément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

LUBIN.

C'eſt le Seigneur de notre pays, Monſieur le Vicomte de choſe... Foin, je ne me ſouviens jamais comment diantre ils baraguinent ce nom-là, Monſieur Cli..... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Eſt-ce ce jeune courtiſan, qui demeure ? ...

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avois bon nez, sans doute, & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Têtigué, c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pieces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une si grande fatigue pour me payer si bien ; & ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, avez-vous fait votre message ?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine ; qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de servante !

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie ; elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... Attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela ; qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître ; & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme !

LUBIN.

Têtiguiene, cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon ; & il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

---

## *SCENE III.*

GEORGE DANDIN *seul.*

HÉ bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous venger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; &, si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah, j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi ! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiseau, & y promettre en même-tems de la correspondance ! Morbleu, je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere, & les rendre témoins, à telle fin que de rai-

son ;

son, des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

## SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre, vous me paroissez tout troublé?

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet, &.....

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'est que j'ai d'autres choses en tête; &....

Madame DE SOTENVILLE.

Encore? Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, & qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

Madame DE SOTENVILLE.

Ne vous déférez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot, de ma belle mere, & ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Madame DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne font pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus; & j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de....

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur tout court, & non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne....

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment, ma femme n'est pas ma femme ?

Madame DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin, où t'es-tu fourré ?

( *haut.* )

Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle main-

( *à part.* )

tenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie

( *à M. de Sotenville.* )

de toutes ces histoires-là. Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre ?

Madame DE SOTENVILLE.

Quoi, parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandiniere ?

M. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Madame DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre ennoblit, & qui, par

ce beau privilege, rendra vos enfans gentilshommes ?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Madame DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette ; & la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc & pair, gouverneur de notre province.

M. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela ; & elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, & nous serons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan, que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe; & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes; & je vous demande raison de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux; & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins? car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis

qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné ?

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

---

## SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous ?

CLITANDRE.

Non pas que je sache, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en rejouis fort.

M. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour ; & j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arriere-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister, en personne, au grand siege de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

M. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outremer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimiez & poursuiviez une jeune personne, qui est ma fille, (*montrant George Dandin.*) pour laquelle je m'intéresse, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui, moi?

M. DE SOTENVILLE.

Oui; & je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, Monsieur?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir,

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le Baron de Sotenville! Je vous révere trop pour cela, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

M. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'eſt un coquin & un maraud.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je ſavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre préſence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la choſe.

GEORGE DANDIN.

Elle eſt toute ſoutenue. Cela eſt vrai.

CLITANDRE.

Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui ?....

M. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir ; &, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

---

## *SCENE VI.*

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE.

POUR ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe ! J'amene ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? Hé, comment lui aurois-je dit ? Eſt-ce que

cela est ? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler, c'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans ; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrettement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le tems que je sortirai, pour me parler de votre amour ; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANGÉLIQUE.

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; & que je vous respecte trop, & vous, & Messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

M. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont-là des contes à dormir de bout ; que je sais bien ce que je sais ; & que, tantôt, puis-

qu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE.

Moi? J'ai reçu une ambassade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade?

ANGÉLIQUE.

Claudine?

CLITANDRE *à Angélique.*

Est il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles; & c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui, moi?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas, que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne piece. Vous faites la sournoise, mais je vous connois il y a long-tems; & vous êtes une dessalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, est-ce que....

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchere de tous les autres, & vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'est une imposture si grande, & qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible, d'être accusée

par un mari, lorſqu'on ne lui fait rien qui ne ſoit à faire. Hélas, ſi je ſuis blâmable de quelque choſe, c'eſt d'en uſer trop bien avec lui !

CLAUDINE.

Aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur eſt de le trop conſidérer ; & plût au ciel que je fuſſe capable de ſouffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne ſerois pas tant à plaindre ! Adieu ; je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette ſorte.

---

## SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

ALLEZ, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai ; &, ſi j'étois en ſa place, je n'y marchanderois pas.
*( à Clitandre. )*
Oui, Monſieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtreſſe. Pouſſez, c'eſt moi qui vous le dis, ce ſera bien employé ; & je m'offre à vous y ſervir, puiſqu'il m'en a déja taxée.
*( Claudine ſort. )*

M. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous diſe ces choſes-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Madame DE SOTENVILLE.

Allez, ſongez à mieux traiter une Demoiſelle bien

née, & prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

## *SCENE VIII.*

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Monsieur de Sotenville.*

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé, vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, & c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, satisfaction ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les regles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé ; & je sais bien ce que j'en pense.

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qu'il vous puisse rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes ; & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire.

M. DE SOTENVILLE.

M. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi ! Je lui ferai encore des excuses après....

M. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile. Je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin !

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier ; Monsieur est gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part le bonnet à la main.*

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monsieur,

GEORGE DANDIN.

Monsieur ;

M. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

(*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*)

Ah !

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

M. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous ;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous ;

M. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître,

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire,

M. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah ! ...

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, & je ne songe plus à ce qui s'est passé.

*( à M. de Sotenville. )*

Pour vous, Monsieur, je vous donne le bon jour, & suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains ; & quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lievre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites.

*( Clitandre sort. )*

M. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

---

## *SCENE IX.*

GEORGE DANDIN *seul.*

AH, que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut, vous avez justement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit seulement de désabuser le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

*Fin du premier acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vint de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi ?

LUBIN.

Hé, là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte ; tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari ; & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de

confiance, & si sûr de ma chasteté, qu'il me vit, sans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ferai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal; & ce sont souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; & il en est, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent; prenez. Nous en usons honnêtement, & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, nous verrons.

LUBIN.

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah, doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis-je, je n'entens pas taillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE *repoussant Lubin.*

Hai !

LUBIN.

Ah, que tu es rude à pauvres gens ! Fi, que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh ! La farouche ! La sauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui est cruelle !

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudaniere.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *seule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari, éloignons-nous, & attendons qu'elle soit seule.

---

## SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

NON, non, on ne m'abuse point avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

---

## SCENE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part dans le fond du théatre.*

AH, la voilà; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint.

(*Clitandre & Angélique se saluent.*)

Mon Dieu! Laissez-là votre révérence; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sais votre pensée, & connois...

*( Clitandre & Angélique se saluent encore. )*

Encore? Ah, ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entens parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage.

*( Angélique fait signe à Clitandre. )*

Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis, encore une fois, que le mariage est une chaîne, à laquelle on doit porter toute sorte de respect; & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites.

*( Angélique fait signe de la tête à Clitandre. )*

Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi? Je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien, moi; & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins....

CLITANDRE *derriere Angélique, sans être apperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé?

ANGÉLIQUE.

Quoi ? Je ne dis mot.

*(George Dandin tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.)*

---

## SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galans n'obsedent jamais que quand on le veut bien ; il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches ; & les honnêtes femmes ont des manieres qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi, les chasser ? Et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte ; & les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent ; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur ; & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere & ma mere ; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé ; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétens n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, & goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition ; & rendez graces au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ! C'est ainsi que vous le prenez ? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entens.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons. George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

---

## SCENE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'AVOIS, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplait pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah, Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici....

## SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

VRAIMENT, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens ; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

*( Il fouille dans sa poche. )*

CLAUDINE.

Hé ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; & je vous rens service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE *à Claudine.*

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

CLAUDINE.

Oui, Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'est pas au logis ; & puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager ; c'est son pere & sa mere ; & pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est pas à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *seul.*

Testiguenne, que j'aurai-là une habille femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

---

## *SCENE VII.*

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*

VOICI mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah, vous voilà monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien-aise de savoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment; qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est que d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai....

LUBIN.

Tarare.

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

JE n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé seroit la même chose ; &, si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; &, quelque chose que je puisse voir, moi-même, de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose ; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y est encore ?

(*Après avoir été regarder par le trou de la serrure.*)

Ah, ciel ! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie ; &, pour achever l'aventure, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin.

## SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté sur moi ; mais j'ai en main

de quoi vous faire voir comme elle m'accommode ; & , Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant , que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus ?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis, & jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête ?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame ; & l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun ?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

Madame DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Madame DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, & ne m'en souviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi, parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qu'il lui plaît, sans que j'ose souffler !

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

Madame DE SOTENVILLE.

Avec elle ?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maison.

M. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

Madame DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose ; &, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, & l'abandonnerons à votre colere.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

Madame DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ; vous allez voir ! (*montrant Clitandre qui sort avec Angélique.*) Tenez. Ai-je menti ?

## SCENE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE; MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE *avec* GEORGE DANDIN, *dans le fond du théatre.*

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

ADieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici; & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à M. & à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derriere; & tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah, Madame, tout est perdu! Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah, ciel!

ANGÉLIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux. (*haut à Clitandre.*) Quoi, vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter; j'en témoigne mon dépit, & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde; vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre vi-

fite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée ? Si mon pere savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je n'ai garde de lui en rien dire ;

*( Après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton. )*

& je veux vous montrer, que toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme ; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

*( Angélique prend le bâton, & le leve sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin. )*

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*

Ah, ah, ah, ah, ah, doucement ?

## SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

FORT, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE *faisant l'étonnée.*

Ah, mon pere vous êtes là ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Viens-çà, approche-toi que je t'embrasse.

Madame DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las, je pleure de joie, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous allarmer; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Madame DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtresse!

M. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANGÉLIQUE.

Non; non, mon pere, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me point voir obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raiſon d'être en colere. C'eſt une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate !

---

## *SCENE XII.*

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

C'Eſt un petit reſſentiment de l'affaire de tantôt, & cela ſe paſſera avec un peu de careſſe que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix enſemble, & tâchez de l'appaiſer par des excuſes, de votre emportement.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous devez conſidérer que c'eſt une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'eſt point accoutumée à ſe voir ſoupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je ſuis ravie de voir vos déſordres finis, & des tranſports de joie que vous doit donner ſa conduite.

## SCENE XIII.

### GEORGE DANDIN *seul.*

JE ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle ; que les apparences toujours tourneront contre moi, & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ! O ciel, seconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore !

*Fin du second acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué, voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vus.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'est une grande question, & qui est difficile. Tu es curieux, Lubin ?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique jamais je ne l'aie appris ; & voyant l'autre jour écrit, sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire college.

CLITANDRE.

Cela est admirable ! Tu sais donc lire, Lubin ?

LUBIN.

Oui, je sais lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

*( après avoir frappé dans ses mains. )*

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent ; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis ....

CLITANDRE.

Chut. J'entens quelque bruit.

---

## *SCENE II.*

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

*( Scene de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres, dans l'obscurité. )*

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGÉLIQUE *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi ?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'est-ce ?

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*

Ah, Madame, que j'ai de joie !

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*

Claudine, ma pauvre Claudine !

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, Monsieur.

ANGÉLIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

*Angélique, Clitandre & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théatre.*

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où est-ce que tu es?

---

## SCENE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, & CLAUDINE *assis au fond du théatre*, GEORGE DANDIN *à moitié déshabillé*, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'AI entendu descendre ma femme, & je me suis vîte habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN *cherchant Claudine.*

*(prenant George Dandin pour Claudine.)*

Où es-tu donc, Claudine? Ah, te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle

à cette heure, comme tous les diantres ; & il ne sait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah, que cela est doux ; il me semble que je mange des confitures !

*( à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement. )*

Tu-Dieu, comme vous y allez ? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Q i va-là ?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, & me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeller son pere & sa mere, & que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

---

## SCENE IV.

ANGÉLIQUE & CLITANDRE, *avec* CLAUDINE & LUBIN *assis au fond du théatre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

MONSIEUR,

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici-bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es là ?

COLIN.

Oui, Monsieur.

(*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*)

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-pere & ma belle-mere, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu ? Hé ? Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable es-tu ?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du marousle, qui s'éloigne de moi.

(*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi passe de l'autre, & se rendort.*)

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien ? Répons ; Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi.

(*Ils se rencontrent, & tombent tous deux.*)

Ah, le traître ! Il m'a estropié. Où est-ce que tu

es ? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément ?

GEORGE DANDIN.

*( à Colin qu'il tient par le bras. )*

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront, & leur dis que c'est pour une affaire de la derniere conséquence ; &, s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entens bien maintenant ?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

*( se croyant seul, )*

Va vîte, & reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que ... Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

*( George Dandin se range près la porte de sa maison. )*

## SCENE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

ADIEU. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi, si-tôt ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah, Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entieres pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas, de quel coup me percez-vous l'ame, lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant ?

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui ; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, & les privileges qu'ont les maris, sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude, & pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en

peut défendre, & que l'on dépend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sait leur rendre justice, & l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous, avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris, voilà comme on vous traite!

CLITANDRE.

Vous méritez sans doute, une toute autre destinée, & le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plût au ciel, fût-elle la tienne ; tu changerois bien de langage! Rentrons ; c'en est assez.

*(George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.)*

---

## SCENE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

MADAME, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGÉLIQU *à Clitandre.*

Elle a raison. Séparons-nous,

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir?

CAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie autant.

---

## SCENE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

RENTRONS sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en-dedans, & je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche-là.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin, Colin.

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

COLIN, Colin? Ah, je vous y prens donc, Madame ma femme; & vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Hé bien? Quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine; & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir & beau dire, votre adresse toujours l'a

emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête, quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire, à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétens point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari. Je suis votre petit

mari, maintenant, parce que vous vous sentez prise? Je suis bien aise de cela; & vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir; & de me....

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette avanture; & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGÉLIQUE.

De grace, laissez moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le têms de sortir pendant que vous dormiez; & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vu, & ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, & qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par-là d'être coupable envers vous, & je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner; en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez

voir

voir me gagnera entierement; elle touchera tout-à-fait mon cœur, & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pu y jetter. En un mot, elle fera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah, crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, & que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE.

Hé bien; si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolu-

tions; & de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par-là que je trouverai moyen de me venger de vous; & je ne suis pas la premiere qui ai su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la derniere extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même; & la mode en est passée il y a long-tems.

ANGÉLIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; &, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera si je me moque.

( *Après avoir fait semblant de se tuer.* )

Ah, c'en est fait! Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, & que celui qui en

est la cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais! Seroit-elle bien si malicieuse, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

## SCENE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE *à Claudine.*

St. Paix. Rangeons-nous chacun immédiatement contre un des côtés de la porte.

## SCENE X.

ANGÉLIQUE & CLAUDINE *entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en-dedans*, GEORGE DANDIN, *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là?

(*seul, après avoir regardé par-tout.*)

Il n'y a personne. Hé, je m'en étois bien douté; la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prieres, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; & le pere & la mere qui vont venir, en verront mieux son crime.

*(après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.)*

Ah, ah! la porte s'est fermée. Holà, oh, quelqu'un qu'on m'ouvre promptement.

## SCENE XI.

ANGÉLIQUE & CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

COMMENT! C'est toi? D'où viens-tu, bon pendard? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est prêt de paroître, & cette maniere de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit, & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison.

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez....

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportemens; & je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi! C'est ainsi que vous osez....

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE, *en déshabillé de nuit*, COLIN, *portant une lanterne*, ANGÉLIQUE & CLAUDINE, *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à M. & Madame de Sotenville.*

APPROCHEZ, de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé, de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'est-ce à dire cela?

Madame DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN.

Jamais....

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte, ma patience est poussée à bout; & il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu, vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on? ....

M. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je désespere.

CLAUDINE.

Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui; l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur, mon beau-pere, je vous conjure....

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin en pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Madame DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN *à M. de Sotenville.*

Souffrez que je vous....

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN *à Madame de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que....

Madame DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutiſſez le cœur. Parlez de loin ſi vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'eſt elle qui eſt ſortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Deſcendez, ma fille, & venez ici.

---

## *SCENE XIII.*

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'ATTESTE le ciel, que j'étois dans la maiſon, & que....

M. DE SOTENVILLE.

Taiſez-vous, c'eſt une extravagance qui n'eſt pas ſupportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écraſe tout-à-l'heure, ſi....

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, & ſongez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon; & ſur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! Je....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, si vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'est de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin !

---

## SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTENVILLE.

ALLONS, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y résoudre, & je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister ?

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale ; & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez ſur moi une puiſſance abſolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur !

ANGÉLIQUE.

Il eſt fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me faſſe, c'eſt à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton !

M. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne ſervira de rien ; & vous verrez que ce ſera dès demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE.

*( à George Dandin. )*

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, & ſans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

*( à part. )* *( à M. de Sotenville. )*

O ciel ! Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

M. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

*( à part. )*

L'extravagance que j'ai faite de vous épouſer.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & sachez que c'est ici la derniere de vos impertinences que nous souffrirons.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle sort.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu.

( *à George Dandin.* )

Rentrez chez vous, & songez bien à être sage.

( *à Madame de Sotenville.* )

Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

---

## *SCENE DERNIERE.*

GEORGE DANDIN *seul.*

AH ! Je la quitte maintenant, & je n'y vois plus de remede. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la tête la premiere.

*FIN.*



# AVERTISSEMENT.

LA comédie de George Dandin parut pour la premiere fois devant le Roi en 1668, & faisoit une des principales parties de la Fête que Sa Majesté donna à Versailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut représentée avec des intermedes qui font une espece de comédie en vers, mêlée de musique & de danses, qu'on avoit, en quelque sorte, liée au sujet principal.

En faisant imprimer ces intermedes, on a joint le détail de la Fête entiere, & on y a été autorisé par celui qui nous a été conservé dans toutes les éditions de Moliere, de la Fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être transmis à la postérité.

# FÊTES DE VERSAILLES *en 1668.*

LE Roi ayant accordé la paix aux instances de ses alliés & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son Royaume, lorsque pour réparer en quelque sorte ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval pendant son

absence, il résolut de faire une Fête dans les jardins de Versailles, où parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes & extraordinaires, dont ce grand Prince sait si bien assaissonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie ensuite d'une collation; & après la comédie, le souper, qui fut suivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refusées, Sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourroient à l'embellissement de ces lieux, & même leur ouvrir les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette Fête, le Duc de Créquy, comme premier Gentilhomme de la Chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie; le Maréchal de Bellefonds, comme premier Maître d'Hôtel du Roi, prit soin de la collation, du souper & de tout ce qui regardoit le service des tables; & Monsieur Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit construire & embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théatre pour la comédie, le sieur Gissey d'accommoder un endroit pour le souper, & le sieur le Vau, premier architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi, 18e jour de Juillet, le Roi étant parti de Saint-Germain, vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame. Le reste de la Cour, étant arrivé incontinent après

midi, trouva des officiers du Roi qui faisoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les salles du château, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées, & de quoi se rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particulieres pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Gesvres, Capitaine de ses Gardes, de faire ouvrir toutes les portes, afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la Reine, & tout le reste de la Cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêterent particulierement à regarder celle qui est au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui percé d'une fleche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie, & couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours sur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces Amours qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, & sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimée; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces amours sont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allerent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forment une espece de labyrinthe, elles arriverent,

après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en maniere de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs especes de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides, l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains & pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures seches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; & la derniere étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, & disposées d'une maniere toute nouvelle; leurs pieds & leurs dossiers étoient environnés de feuillages mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, & sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui deux autres arbres de differentes especes, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortoit une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une maniere toute particuliere; le jardinier ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espece d'architecture. Dans le mi-

lieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs; &, en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de globe, se terminoit aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de sieges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur & la bonté, étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une maniere toute extraordinaire; &, à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pu dire que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & sur des sieges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres chargés de leurs fruits. Dans la premiere de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La seconde étoit toute de bigarreautiers & de cerisiers mêlés ensemble. La troisieme étoit bordée d'abricotiers & de pêchers. La quatrieme, de groseillers de Hollande; &, dans la cinquieme, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes especes. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vue, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées; &, sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi composés de différentes fleurs; &, des deux côtés, pen-

doient des feſtons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades auſſi de verdure, avec leurs pilaſtres, d'un côté & d'autre ; & tous ces pilaſtres étoient terminés par des vaſes remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du dieu Pan, qui, ayant ſur le viſage toutes les marques de la joie, ſembloit prendre part à celle de toute l'aſſemblée. Le ſculpteur l'avoit diſpoſé dans une action qui faiſoit connoître qu'il étoit mis là comme la divinité qui préſidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous ſembloient danſer, & témoigner le plaiſir qu'ils reſſentoient de ſe voir viſités par un ſi grand Monarque ſuivi d'une ſi belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faiſoient un effet admirable contre le verd de ces paliſſades.

Après que leurs Majeſtés eurent été quelques-tems dans cet endroit ſi charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui ſuivoient ; & la deſtruction d'un arrangement ſi beau, ſervit encore d'un divertiſſement agréable à toute la cour, par l'empreſſement & la confuſion de ceux qui démoliſſoient ces châteaux de maſſepains, & ces montagnes de confitures.

Au ſortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une caleche, la Reine dans ſa chaiſe, & tout le reſte de la cour dans leurs carroſſes, pourſuivirent leur promenade pour ſe rendre à la comédie, & paſſant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du baſſin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce baſſin eſt un quarré long finiſſant par deux demi-ronds. Sa longueur eſt de ſoixante toiſes ſur quarante de large. Dans ſon milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis enſemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaires.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui est à droite en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés & celle qui les traverse ont cinq toises de large, mais à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en quarré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roi, que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la comédie. Le théatre qui avançoit un peu dans le quarré de la place, s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le château, & laissoit pour la salle un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce sallon étoit de trente pieds jusqu'à la corniche, d'où les côtés du plafond s'élevoient encore de huit pieds jusques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors; &, par dedans, paré de riches tapisseries que le sieur du Metz, intendant des meubles de la couronne, avoit pris soin de faire disposer de la maniere la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafond pendoient trente-deux chandeliers de cristal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la salle étoient plusieurs sieges disposés en amphithéatre, remplis de plus de douze cens personnes; &, dans le parterre, il y avoit encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette salle étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théatre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théatre étoit de trente-six pieds; &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torses de bronzes & de lapis, environnées de branches & de feuille de vignes d'or; elles étoient posées sur des piédestaux de marbre, & portoient une grande corniche aussi de marbre,

dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de trophées ; l'architecture étoit d'ordre Ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure ; celle qui étoit à droite représentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse & pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse & remplie de joie, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence surprirent toute la cour, & quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théatre ; & alors les yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre thermes qui représentoient des Satyres. La partie d'en-bas de ces thermes, & ce qu'on appelle guaine, étoit de jaspe, & le reste de bronze doré. Ces Satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs ; &, sur les piédestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes thermes, il y avoit de grands vases dorés aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtues de marbre blanc qui environnoient un long canal. Au bord de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal ; &, au-dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrés ; & sur la même ligne où étoient rangés les thermes, il y avoit d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture

rustique. Chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre soutenu sur un piédestal de même matiere, & de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers; &, à l'autre extrémité, on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques, au travers desquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord on vit sur le théatre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes sortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-six corbeilles qui furent servies à toute la cour par le maréchal de Bellefonds, & par plusieurs Seigneurs, pendant que le sieur de Launay, Intendant des menus plaisirs & affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le sujet de la comédie & du ballet.

Bien que la piece qu'on représenta doive être considérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur le champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la derniere main, & d'en former les derniers traits, néanmoins il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées & si agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guere paru sur le théatre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille & les yeux des spectateurs. La prose dont on s'est servi est un langage très-propre pour l'action qu'on représente; & les vers qui se chantent entre les actes de la comédie conviennent si bien au sujet & expriment si tendrement les passions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il semble que ce soient deux comédies que l'on joue en même-tems, dont l'une soit en prose & l'autre en vers, elles sont pourtant si bien unies à un même sujet, qu'elles ne sont qu'une même piece, & ne représentent qu'une seule action.

## ACTEURS DES INTERMEDES
### *de la Comédie de George Dandin.*

GEORGE DANDIN.

BERGERS dansans, déguisés en valets de fête.

BERGERS jouant de la flûte.

CLIMENE, bergere chantante.

CLORIS, bergere chantante.

TIRCIS, berger chantant, amant de Climene.

PHILENE, berger chantant, amant de Cloris.

UNE BERGERE.

BATELIERS, dansans.

UN PAYSAN, ami de George Dandin.

CHŒURS DE BERGERS, chantans.

BERGERS & BERGERES, dansans.

UN SATYRE, chantant.

UN SUIVANT DE BACCHUS, chantant.

CHŒUR DE SUIVANS DE BACCHUS, chantans.

CŒUR DE SUIVANS DE L'AMOUR, chantant.

UN BERGER, chantant.

SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES, dansans.

SUIVANS DE L'AMOUR, dansant.



# INTERMEDES
## DE LA COMÉDIE.
# DE GEORGE DANDIN.

## *PREMIER INTERMEDE.*
### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS *déguisés en valets de fête*, BERGERS *jouant de la flûte.*

### PREMIERE ENTRÉE.

*Quatre bergers déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.*

*George Dandin, mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.*

## SCENE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois;
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisans!
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement;
Amour, si, sous ton empire,
Je souffre des maux cuisans,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

## SCENE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.

CLORIS.

Laisse-nous en repos, Philene.

CLIMENE.

Tircis; ne viens point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter?

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que d'une flamme immortelle,
Mon cœur brûle sous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle,
Tu me l'as dis mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime, & n'obtienne rien?

CLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie;
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climene.*

Le ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMENE.

C'est au ciel, puisqu'il t'engage,
A te payer de tes soins.

PHILENE *à Cloris.*

C'est par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

L'eclat de tes yeux me tue.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vue.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah, belle Climene !

TIRCIS.

Ah, belle Cloris !

PHILENE *à Climene.*

Rens-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Domte pour moi ses mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois sensible à l'amour que te porte Philene.

CLORIS *à Climene.*

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergere,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climene.*

Si tu veux te résoudre à marcher la premiere,
Possible que je te suivrai.

CLIMENE *à Philene.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis,*

Adieu, berger.

CLIMENE *à Philene.*

Attens un favorable sort.

CLORIS *à Tircis.*

Attens un doux succès du mal qui te possede.

TIRCIS.

Je n'attens aucun remede.

PHILENE.

Et je n'attens que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

*Fin du premier Intermede.*

# PREMIER ACTE.

## DE LA COMÉDIE.

## II. INTERMEDE.

### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

*La bergere vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis & de Philene, qui se sont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colere.*

### SCENE II.

CLORIS.

AH, mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs ;
Je n'en puis trop répandre.
Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en esclave asservie ?
Hélas, pour contenter sa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie !

Ah, mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis je pardonner, dans ce funeste sort,
Les severes froideurs dont je m'étois armée ?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort !
Est-ce le prix, hélas, de m'avoir tant aimée !

Ah, mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

*Fin du second Intermede.*



# II. ACTE

## *DE LA COMÉDIE.*

# III. INTERMEDE.

## *SCENE PREMIERE.*

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

*La bergere qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philene, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la bergere, qu'il n'avoit fait le premier, & se retire.*

## *SCENE II.*

ENTRÉE DE BALLET.

*Les bateliers qui ont sauvé Tircis & Philene, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joie en dansant, & font une maniere de jeu avec leurs crocs.*

*Fin du troisieme Intermede.*

# III. ACTE DE LA COMÉDIE.

# IV. INTERMEDE.

## SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

*Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, & l'emmene pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danses, le pouvoir de l'Amour.*

## SCENE II.

*Le theatre change, & représente de grandes roches entre-mêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.*

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE.

CHŒUR DE BERGERS *chantans.*

BERGERS & BERGERES *dansans.*

CLORIS.

ICi l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes;
Et les bords de ces ruisseaux,

Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

Le Zéphire entre ces eaux,
Fait mille courses secrettes;
Et les rossignols nouveaux,
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes;
Ajustez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

---

## PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

*Bergers & Bergeres dansans.*

CLIMENE.

Ah, qu'il est doux, belle Silvie,
Ah, qu'il est doux de s'enflammer;
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CLORIS.

Ah, les beaux jours qu'amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs!
Est-il ni gloire, ni couronne,
Qui vaille ses moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs!

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux ;
Il est le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

---

## SCENE III.

*Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe de Bacchus, s'avance sur le bord du théatre.*

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS ; CHŒUR DE SATYRES *chantans*, SUIVANT DE BACCHUS & BACCHANTES *dansans* ; CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHŒURS DE BERGERS *chantans*, BERGERS & BERGERES *dansans*.

LE SATYRE.

ARrestez, c'est trop entreprendre ;
Un autre Dieu, dont nous suivons les loix,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes & vos voix ;
A des titres si beaux, Bacchus seul peut prétendre ;
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux ;
Il est le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

## II. ENTRÉE DE BALLET.

*Suivans de Bacchus, & Bacchantes dansans.*

CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs;
Mais c'est l'amour & sa flame
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci;
Et des ames les plus sombres,
Bacchus chasse le souci.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus est révéré sur la terre & sur l'onde.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour est un Dieu qu'on adore en tous lieux.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ses charmes précieux?

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour & de ses feux.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Ah, quel plaisir d'aimer!

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Ah, quel plaisir de boire!

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

C'est mourir que de vivre & de ne boire pas.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Aimables fers !

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Douce victoire !

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Ah, quel plaisir d'aimer !

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Ah, quel plaisir de boire !

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'est un abus,
Le plus grand Dieu de tous,

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

C'est l'Amour.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

C'est Bacchus.

---

## SCENE IV.

UN BERGER, *& les mêmes Acteurs.*

UN BERGER.

C'Est trop, c'est trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas ;
Ce sont deux Déïtés qui sont fort bien ensemble,
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables ;
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

## III. ENTRÉE DE BALLET.

*Les bergers & bergeres se mêlent avec les suivans de Bacchus & les Bacchantes. Les suivans de Bacchus frappent avec leurs tyrses & especes de tambours de basques que portent les Bacchantes, pour représenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus; les uns & les autres font différentes postures, pendant que les bergers & les bergeres dansent plus sérieusement.*

FIN.

## *NOMS DES PERSONNES QUI ONT représenté, chanté, & dansé dans les Intermedes de la comédie de George Dandin.*

George Dandin, *le sieur Moliere.* Bergers dansans, déguisés en valets de fête, *les sieurs Beauchamp, Saint-André, la Pierre, Favier.* Bergers jouans de la flûte, *les sieurs Descôteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.* Climene, *Mademoiselle Hilaire.* Cloris, *Mademoiselle des Fronteaux.* Tircis, *le sieur Blondel.* Philene, *le sieur Gaye.* Une bergere, *Mademoiselle.......* Bateliers dansans, *les sieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeux.* Un paysan, ami de George Dandin, *le sieur...* Bergers dansans, *les sieurs Chicanneau, Saint-André, la Pierre, Favier.* Bergeres dansantes, *les sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.* Satyre chantant, *le sieur Estival.* Suivant de Bacchus, chantant, *le sieur Gingan.* Suivans de Bacchus, dansans, *les sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeux.* Bacchantes dansantes, *les sieurs Paysan, Manceau, le Roi, Pesan.* Un berger, *le sieur le Gros.*

CET agréable spectacle étant fini de la sorte, le Roi & toute la Cour sortirent par le portique du côté gauche du sallon, & qui rend dans l'allée de traverse, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & sur le haut de la couverture s'élevoit une espece de dôme d'une grandeur & d'une hauteur si belle & si proportionnée, que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques, dont l'on voit encore quelques restes; il étoit couvert de feüillages, & rempli d'une infinité de lumieres. A mesure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit isolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de pieds forts ou d'arcs-boutans élevés de quinze pieds de haut. Au-dessus de ces pilastres, il y avoit de grands vases ornés de différentes façons & remplis de lumieres. Du haut de ces vases sortoit une fontaine, qui retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de crystal. Ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au millieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au-devant de celle par où l'on entroit, & sur deux piédestaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui représentoient deux Faunes jouant chacune d'un instrument. Au-dessus de ces portes, on voyoit comme une espece de frise ornée de huit grands bas-reliefs, représentant, par des figures assises, les quatre saisons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premieres, il y avoit des doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchassées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumiere si beau & si surprenant, qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys, fussent d'un métal lumineux & transparent.

Le tour du petit dôme étoit aussi orné de huit bas-reliefs éclairés de la même sorte ; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées disposés en différentes manieres. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fût surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toises de diametre. Au milieu il y avoit un grand rocher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la composition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien su cacher l'artifice dont ils s'étoient servi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégase ; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds ; mais qui aussi-tôt tomboit avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui se précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle, & plus brillante ; car, ressortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables, qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux & les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celle des cascades, venoient inonder une pelouse couverte de mousse & de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles,

que ces eaux, venant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes manieres dans huit canaux qui séparoient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois differens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pégase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au-dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau; & les lumieres dont il étoit éclairé, étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui y étoient, d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumieres si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçues, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce sallon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées; qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque

chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au-dessous étoit un grand vase de même matiere, qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-dessous des autres, & dans des distances fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de dessous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de cristal, allumée de dix bougies, & de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisieme, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant à se rendre, la remplissoit encore davantage. Cette troisieme coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre: ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatrieme coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus; & toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit jusques à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du petit dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de cristal, chacun de dix

bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre les festons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui régnoit tout autour de ce salon, étoient rangés soixante & quatre vases de porcelaine remplis de diverses fleurs ; &, entre ces vases, on avoit mis soixante & quatre boules de cristal de diverses couleurs, & d'un pied de diametre, soutenues sur des pieds d'argent ; elles paroissoient comme autant de pierres précieuses, & étoient éclairées d'une maniere si ingénieuse, que la lumiere passant au travers, & se trouvant chargée des différentes couleurs de ces cristaux, se répandoit par-tout le haut du plafond, où elle faisoit des effets si admirables, qu'il sembloit que ce fussent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts tombant entre chaque feston, paroissoient avec beaucoup d'éclat & de grace sur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit si bien su former différentes sortes de verdure, que la diversité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit su accommoder les uns auprès des autres, ne faisoit pas une des moindres beautés de la composition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dressé un buffet d'une beauté & d'une richesse toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrés en forme d'estrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux manieres d'aîles élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit

un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, &, à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attachée une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrés de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un plafond de feuillée de ving-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet & sur ces degrés, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases de cassolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle & les verres destinés pour son service. Au-devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades, qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrés, sur lesquels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces bassins & ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques, portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au-dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, & à côté, plusieurs grands vases d'un prix & d'une pesanteur extraordinaire; outre six grands bassins qui servoient de fond. Devant chaque table, il

y avoit une grande cuvette d'argent, pesant mille marcs; & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accommoder le grand buffet du Roi, étoient destinées pour le service des Dames.

Au-delà de l'arcade qui servoit d'entrée du côté de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit comme un avant-salon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande salle bornée par les deux côtés des palissades de l'allée; &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette salle l'on avoit dressé quatre grandes tentes très-magnifiques, sous lesquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de bassins, de verres & de lumieres, disposées dans un ordre tout-à-fait singulier.

Lorsque le Roi fut entré dans le salon octogone, & que toute la Cour surprise de la beauté & de la disposition si extraordinaire de ce lieu, en eut bien considéré toutes les parties, Sa Majesté se mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré; & lorsque Monsieur eut pris aussi sa place, les Dames qui étoient nommées par Sa Majesté pour y souper, prirent les leurs selon qu'elles se rencontrerent, sans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent:

Mesdemoiselles d'Angoulême. Madame Aubry de Courcy. Madame de Saint Abre. Madame de Broglio. Madame de Bailleul. Madame de Bonnelle. Madame Bignon. Madame de Bordeaux. Mademoiselle Borelle. Madame de Brissac. Madame de Coulange. Madame la Maréchale de Clérambaut. Madame la Maréchale de Castelnau. Madame de Comminge. Madame la Marquise de Castelnau. Mademoiselle d'Elbeuf. Madame la Maréchale d'Albret, & Mademoiselle sa fille. Madame la Maréchale d'Estrées. Madame la Maréchale de la Ferté. Madame de la Fayette. Madame la Comtesse de Fiesque. Madame

de Fontenay Hotman. Madame de Fieubet. Madame la Maréchale de Grançey, & Mesdemoiselles ses deux filles. Madame des Hameaux. Madame la Maréchale de l'Hôpital. Madame la Lieutenante Civile. Madame la Comtesse de Louvigny. Mademoiselle de Manicham. Madame de Meckelbourg. Madame la grande Maréchale. Madame de Marré. Madame de Nemours. Madame de Richelieu. Madame la Duchesse de Richemont. Mademoiselle de Tresmes. Madame Tambonneau. Madame de la Trousse. Madame la Présidente Tubœuf. Madame la Duchesse de la Valliere. Madame la Marquise de la Valliere. Madame de Vilacerf. Madame la Duchesse de Wirtemberg, & Madame sa fille. Madame de Valavoir.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicatesse des viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le Maréchal de Belfonds & le sieur de Valentiné contrôleur général de la maison du Roi y apporterent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail ; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mousse, de quantité de pâtes, de confitures, de conserves, d'herbages, & de fruits sucrés, qui sembloient être crues parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différens mets. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats ; les plats du dessert étoient chargés de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la saison, y paroissoit à l'œil & au goût, d'une maniere qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vue.

Dans une allée assez proche de là, & sous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient

ıadame, Mademoiselle, Madame la Princesse, Ma‑
ıme la Princesse de Carignan. Monseigneur le Dau-
hin soupa au château dans son appartement.

Le Roi étoit servi par Monsieur le Duc, & Monsieur, ar le sieur de Valentiné. Le sieur Grotteau, contrô-ur de la bouche, les sieurs Gaut & Chamois, con-ôleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le Maréchal de Bellefonds servoit la Reine; & le eur Courtet, contrôleur d'office, servoit Madame; : sieur de la Grange, aussi contrôleur d'office, met-ɔit sur table; les cent Suisses de la garde portoient :s viandes, & les pages & valets de pied du Roi, de ı Reine, de Monsieur & de Madame, servoient les ta-les de leurs Majestés.

Dans le même tems que l'on portoit sur ces deux ıbles, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la ıême maniere, qui étoient dressées sous les quatre :ntes dont j'ai parlé, & ces tables avoient leurs ıaîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par :s gardes Suisses. La premiere étoit celle,

)e Madame la Comtesse de Soissons, de 20 couverts.
)e Madame la Princesse de Bade, de . . 20 couverts.
)e Madame la Duchesse de Créquy, de 20 couverts.
)e Madame la Maréchale de la Mothe,
de . . . . . . . . . . . . . 20 couverts.
)e Madame de Montausier, de . . . 40 couverts.
)e Madame la Maréchale de Bellefonds,
de . . . . . . . . . . . . . 65 couverts.
)e Madame la Maréchale d'Humieres,
de . . . . . . . . . . . . . 20 couverts.
)e Madame de Bethune, de . . . . 20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite lée à côté de celle que tenoit Madame la Maré-ıale de Bellefonds, de quinze à seize couverts cha-ne, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le soin. Quantité d'autres tables se servoient de la desserte la Reine, & des autres; pour les femmes de la ine & pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois

tables pour les Ambassadeurs, qui furent servies en même-tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées, où l'on donnoit à manger à tout le monde; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du Roi se répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux Dames, & passant par le portique où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la salle du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit soupé, & dans une traverse d'allées qui forme une espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, & large de dix. Toute la Cour marcha le long de l'allée, sans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laissa voir au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumieres, & une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé; il représentoit une superbe salle, revêtue de marbre & de porphire, & ornée seulement en quelques endroits, de verdure & de festons. Un grand portique de seize pieds de large & de trente-deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon; il avançoit environ trois toises dans l'allée, & cette avance servoit encore de vestibule, & faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & sur deux piédestaux, on voyoit des thermes représentant des Satyres, qui étoient là comme les gar-

des de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce salon étoit ouvert par les six côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs sieges en forme d'emphithéatres, pour asseoir plus de six vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impostes & les clés des arcades étoient marqués par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille; où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux Nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monstres sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégouttoit lentement parmi la mousse & les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, & sur des piédestaux de marbre, l'on avoit posé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers instrumens, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux, il y avoit des masques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque piédestal, & des deux côtés du même bassin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon,

régnoit un siege de marbre, sur lequel, d'espace en espace, étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, sur deux piédestaux, deux figures qui représentoient Flore & Pomone. De ces piédestaux, il en sortoit de l'eau comme de ceux du salon.

Le haut du salon s'élevoit au-dessus de la corniche par huit pans, jusques à la hauteur de douze pieds; puis formant un plafond de figure octogone, laissoit dans le milieu une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à six pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands soleils d'or, soutenus de huit figures, qui représentoient les douze mois de l'année avec les signes du Zodiaque; le fond étoit d'azur, semé de fleurs de lys d'or; & le reste enrichi de roses & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux lustres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumieres, qui faisoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les six tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilastres, au-dessus des figures, sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui soutenoient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers, allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute déseuillée de part & d'autre, & paroissoit découverte par le haut; par les côtés, elle sembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encoignure, l'on voyoit sur des piédestaux de marbre, des thermes qui représentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit si heureusement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement rustique, qui donne un si grand plaisir à la vue.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une espece de masque de bronze doré, représentant la tête d'un monstre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce masque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de sa gueule extraordinairement grande, faisoit une nappe, qui se répandoit dans un grand bassin d'où ces deux Tritons sembloient sortir.

De ce bassin se formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monstrueuse vomissoient en se regardant l'un l'autre. Ces deux animaux, qui ne paroissoient qu'à demi hors de la roche, étoient aussi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce bassin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il se formoit une troisieme nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & se déchirant inégalement contre les pierres d'en-bas, faisoit paroître des éclats si beaux & si extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, se précipitoit de la sorte par différentes chûtes, sembloit couvrir le rocher de plusieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la disposition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroissoient encore avec plus de beauté parmi la mousse mouillée; & au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finissoit sa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle se divisoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à se terminer dans un grand bassin, dont la figure étoit d'un quarré long aug-

denté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel séparoit l'allée d'avec le salon ; mais cette eau ne couloit pas, sans faire paroître mille beaux effets ; car vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté seize lances de douze à quinze pieds de haut ; &, d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre ; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encoignures, il y avoit dans de grands vases, des orangers chargés de fleurs & de fruits, & le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisieres de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré posées sur un petit rocher ; ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule tête, qui étoit renversée, & qui, ouvrant la gueule en haut, poussoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de cristal.

Aux deux côtés de ce bassin, il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies ; mais comme toutes les autres lumieres qui éclairoient cette allée, étoient cachées derriere les pilastres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit ses parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumiere des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jet d'eau qui ne fît paroître mille brillans ; & l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit soupé, une distribution d'eaux si belle & si extraordinaire, que jamais il ne s'est rien vu de pareil. Le

sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit si bien ménagées, que, produisant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faisoit paroître par-tout une agréable beauté; la chûte des unes servant, en plusieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu-à-peu à se diminuer de hauteur & de force, à mesure qu'ils s'éloignoient de la vue; de sorte que, s'accordant avec la belle maniere dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée, qui n'avoit gueres plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses étoient bien conduites.

Pendant que, dans un séjour si charmant, leurs Majestés & toute la Cour prenoient le divertissement du bal, à la vue de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoient qu'agréablement le son des instrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit apperçu, & qui devoient surprendre tout le monde. Le sieur Gissey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, & des desseins de tous les habits de la comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse & aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prît. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand leurs Majestés sortirent du bal, elles apperçurent le tour du fer-à-cheval & le château tout en feu; mais d'un feu si agréable, que cet élément, qui ne paroît gueres dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte & de la frayeur, ne causoit que du plaisir & de l'admiration. Deux cens vases de quatre pieds de haut de plusieurs façons, & ornés de diffé-

rentes

rentes manieres, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer-à-cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; & au-dessus, sur quatre piédestaux qui sont aux extrémités des rampes, quatre autres figures qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer-à-cheval, & entre les vases, il y avoit trente-huit candelabres ou chandeliers antiques de six pieds de haut; & ces vases, ces candelabres & ces figures étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient paru dans la frise du salon où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux. Mais la Cour étant arrivée au haut du fer-à-cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en-bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en-haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, & au-dessus, un soleil avec des lyres, & d'autres instrumens ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes & si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château étoient illuminées de la même sorte; & dans les endroits où durant le jour on avoit vu des vases remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes allumés de différentes couleurs.

De si merveilleux objets arrêtoient la vue de tout le monde, lorsqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là; aussi-tôt on la

vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante & douze thermes faits de la même maniere que les figures qui étoient au château, & qui la borderent des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espece de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laissant jusques en terre une grosse trace de lumiere, formoient comme une autre palissade de feu. Dans le tems que ses fusées montoient jusques au ciel, & qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit, tout-au-bas de l'allée, le grand bassin d'eau qui paroissoit une mer de flamme & de lumiere, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de six beaux effets, se joignit le bruit de plus de cinq cens boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, sembloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut gueres en cet état, que les trois bassins de fontaines qui sont dans le parterre de gazon, au bas du fer-à-cheval, parurent trois sources de lumieres. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échappant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoient de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, &, se jettant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpens, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, & d'un embrasement qu'on ne peut représenter, ces deux élémens étoient si étroitement mêlés ensemble, qu'il étoit impossible de les distinguer. Mille fusées qui s'élevoient en l'air, paroissoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui

bouillonnoit de toutes parts, ressembloit à des flots de feu, & à des flammes agitées.

Bien que tout le monde sût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle disposition; de sorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout-d'un-coup environné; car, non-seulement ils partoient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; & en voyant sortir de terre mille flammes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne savoit s'il y avoit des canaux qui fournissoient cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vu des jets d'eau qui rafraîchissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agréable désordre parmi tout le monde, qui, ne sachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages, & se jettoit contre terre.

Ce spectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire quand ils se rencontrent ensemble, & qu'ils se font la guerre; & chacun croyant que la fête se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout-d'un-coup le ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre; chacun se rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & aussi-tôt il sortit de la tour de la pompe qui éleve toutes les eaux, une infinité de grosses fusées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumiere. A quelque hauteur qu'elles montassent, elles laissoient attachée à la tour une grosse queue, qui ne s'en séparoit point, que la fusée n'eût remplit l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour sembloit être embrasé, & de moment en moment, elle vomissoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient jusqu'au ciel, & les autres ne montant pas si haut, sembloient se jouer par mille mouvemens

agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumiere très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien vu de semblable, toutes ces lumieres s'éteignirent; &, comme si elles eussent obligé les étoiles du ciel à se retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestés prirent aussi-tôt le chemin de Saint-Germain avec toute la Cour, & il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, soit que l'on regarde comme en si peu de tems l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le souper & pour le bal, soit que l'on considere les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre des lumieres dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la distribution qui en a été faite, la somptuosité des repas où l'on a vu une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable; & enfin toutes les choses nécessaires à la magnificence de ces spectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant & qui ait causé plus d'admiration.

*Fin du cinquieme Tome.*









